

XIX^{ème} année

NOS 7 & 8

—o—

Juillet & Août

1916

—o—

ANNALÉS

des

PRETRES-ADORATEURS

et de la

LIGUE SACERDOTALE DE LA COMMUNION



NOUVELLE SERIE

ABONNEMENT:

Canada: \$1.00

Etats-Unis: \$1.25

368 MONT-ROYAL EST, MONTREAL, P. Q.

Direction de l'Œuvre

DIRECTEUR GENERAL POUR LE CANADA: R. P. DIRECTEUR,
368 Avenue Mont-Royal Est, Montréal.

Directeurs diocésains

MONTREAL: Monsieur le chanoine Jos. Savaria, curé de Lachine, P. Q.

QUÉBEC: Monsieur l'abbé C. A. Collet, 2 rue Richelieu, Québec.

OTTAWA: Monsieur le chanoine L.-N. Campeau, chancelier de l'Archevêché.

CHICOUTIMI: Monsieur l'abbé F.-X. Frenette, procureur à l'Evêché de Chicoutimi.

RIMOUSKI: Monsieur l'abbé J. Lionel Roy, professeur au Séminaire de Rimouski.

NICOLET: Monsieur l'abbé F.-A. St-Germain, Evêché de Nicolet.

ST-HYACINTHE: Monsieur le chanoine L.-T. Proulx, Séminaire de St-Hyacinthe.

SHERBROOKE: Monsieur l'abbé J.-Chs. McGee, Sutton, P.Q.

TROIS-RIVIERES: Monsieur l'abbé Léon Lamothe. Précieux-Sang, Trois-Rivières.

VALLEYFIELD: Monsieur l'abbé J.-S. Edmond Aubin, Collège de Valleyfield.

JOLIETTE: Mgr Eustache Dugas, Vicaire Général, Evêché de Joliette.

ST-BONIFACE: Mgr Frs.-Az. Dugas, V. G., Archevêché de St-Boniface.

REGINA: Rév. Zéphirin Marois, Evêché de Régina, Sask.

TORONTO: Rev. A. O'Leary, St. Mary's Church, Collingwood, Ont.

KINGSTON: Rev. Archibald Hanley Archbishop's Palace, Kingston, Ont.

LONDON: Rev. Theo. Valentin, St-Joseph's Hospital, London, Ont.

HAMILTON: Very Reverend Michel J. Weidner, Hespeler, Ont.

HALIFAX: Rev. Gerald Murphy, St-Patrick's Church, Halifax.

CHARLOTTETOWN: Reverend M. Monaghan, Vernon River, Co. Queen, P. E. I.

PETERBORO: Rev. Patrick J. Kelley St-Peter's Cathedral, Peterboro, Ont.

MONT-LAURIER: Rév. J.-Eug. Limoges, Curé de la Cathédrale de Mont-Laurier.

SAINT-JEAN: Rév. M.-E. Savage, Moncton, N. B.

EDMONTON: Rév. Père L. Simard, O. M. I., Archevêché de St-Albert Alta.

ANTIGONISH: Rev. Michael Gillis, Antigonish, N. S.

PEMBROKE: Rév. Henri Martel, La Passe, Ont.



Echo du Congrès des Prêtres-Adorateurs

Le Saint-Père et le Compte rendu du Congrès

Au mois de décembre dernier, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal daignait nous exprimer en ces termes sa vive satisfaction pour notre COMPTE RENDU DU CONGRÈS DES PRÊTRES-ADORATEURS: "Je suis enchanté de votre Rapport de notre Congrès des Prêtres-Adorateurs. Vous en ferez sans doute présenter un exemplaire au Pape par votre Supérieur général. Un tel livre est vraiment glorieux pour notre diocèse..."

Notre Très Révèrend Père s'est empressé de répondre au désir de Sa Grandeur et reçut de Son Eminence le Cardinal Secrétaire d'Etat la très élogieuse lettre que voici:

SECRETERIA DI STATO

DI S. SANTITA'

Dal Vaticano, 11 Avril 1916.

No 15621

Très Révèrend Supérieur Général,

Je me suis fait un plaisir de remettre entre les mains vénérées du Saint-Père le volume intitulé: "*Congrès national des Prêtres-Adorateurs du Canada*", que le Comité organisateur du dit Congrès vous a prié d'offrir à Sa Sainteté en témoignage de vénération et de piété filiales.

Le Souverain Pontife, qui avait daigné encourager avec une bienveillance toute spéciale ce Congrès, tenu à Montréal le mois de juillet dernier, ne pouvait ne pas avoir pour très agréable l'hommage de l'intéressant compte rendu des cérémonies et des séances d'études de ces Assises Eucharistiques.

En renouvelant au Comité organisateur, en particulier, l'expression des Ses vives félicitations pour le magnifique succès qui a couronné ce Congrès, le Saint-Père a la douce confiance que ces journées Eucharistiques ont déjà produit et qu'elles produiront encore à l'avenir les fruits les plus précieux de salut en allumant dans le cœur des prêtres et, par leur exemple et leur parole, dans le cœur des fidèles, un amour toujours plus ardent pour Jésus-Hostie.

Sa Sainteté a agréé de même avec bienveillance le filial hommage des "*Annali dei Sacerdoti Adoratori*," et le "*Messaggero delle Opere Eucaristiche in Italia*" de l'année 1915, que vous Lui avez adressés au nom du directeur des Prêtres-Adorateurs d'Italie. (1)

Elle se plaît à féliciter les directeurs de ces Œuvres de leur zèle à promouvoir dans le clergé et le peuple le culte envers l'adorable et très auguste Sacrement de l'Autel, et, demandant à Notre Divin Sauveur de bénir toujours davantage leur apostolat, Elle leur envoie de tout cœur pour eux-mêmes, pour les coopérateurs et les membres de ces Œuvres, la Bénédiction Apostolique implorée.

Je vous prie de vouloir bien remercier de ma part les personnes qui ont bien voulu m'offrir, par votre gracieux intermédiaire, les volumes susmentionnés, et je saisis avec empressement cette occasion pour vous renouveler, Très Révérend Supérieur Général, l'assurance de mes sentiments entièrement dévoués en Notre Seigneur.

P. CARD. GASPARRI.

Au Très Révérend Père
EUGÈNE COUET,
Supérieur Général des Prêtres
du T. S. Sacrement
ROME.

(1) Les deux publications dont il est parlé dans la seconde partie de la lettre de Son Em. le Cardinal Secrétaire d'Etat sont l'édition italienne des *Annales des Prêtres-Adorateurs* et du *Petit Messenger du Très Saint Sacrement*. (Note de la Rédaction).

Cette magnifique lettre, qui est comme un dernier écho des douces fêtes de l'an dernier, ne contient pas seulement les éloges et les félicitations du Vicaire de Jésus-Christ aux organisateurs du Congrès, elle nous dit surtout ses espérances quant aux fruits qu'il en augure encore pour les prêtres eux-mêmes et, par eux, pour les fidèles.

Certes, le Congrès n'a pas été stérile; et il serait fort intéressant et très consolant de rappeler tout ce qui s'est fait dans certains diocèses à la suite de ces importantes assises Eucharistiques. Mais est-ce là tout ce qu'en attend le Souverain Pontife et surtout Jésus-Hostie, le souverain Prêtre ?

Avons-nous, chers et Vénérés Confrères, au cours de cette année, relu et médité les magnifiques rapports dont la lecture nous a si vivement impressionnés pendant le Congrès ? Avons-nous, sur notre table de travail, le volume du Congrès que le Saint-Père se dit si heureux de posséder ? Il y a dans ces pages toute une mine, tout un trésor de choses anciennes et de choses nouvelles. Ne manquons pas d'y puiser chaque jour de quoi enflammer notre zèle Eucharistique en nous renouvelant dans nos résolutions de l'an dernier. Il ne faudrait pas que le Congrès, pour un trop grand nombre, n'ait eu d'autre résultat que de leur procurer l'occasion de se déplacer agréablement pour goûter quelques émotions passagères. Non, ce serait frustrer Notre Seigneur et son auguste Représentant dans leur attente.

Travaillons-donc, chers et vénérés Confrères, avec plus d'ardeur que jamais à l'avènement du règne Eucharistique de Jésus en allumant dans nos cœurs et dans ceux des fidèles le feu de son saint amour.

Profitons du temps si favorable de la retraite pour raviver notre piété et notre zèle, spécialement en ce qui regarde nos grands devoirs eucharistiques. C'est le moment pour chacun de faire un sérieux examen de conscience et de prendre des résolutions généreuses et pratiques.

Nous saurons nous inspirer au besoin des méthodes employées par tels et tels confrères, nous aider des lumières de leur expérience, nous encourager du récit de leurs succès. Nous contribuerons ainsi pour notre part à hâter le beau règne de Jésus-Hostie dans le monde: *Adveniat regnum tuum eucharisticum!*

La sanctification personnelle du Prêtre et l'Adoration eucharistique. (1)

Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. (Prov. 8, 1)

L'esprit et le cœur encore tout pleins de l'imposant spectacle de foi qui se déroula dans notre ville de Milan, à l'occasion du Congrès Eucharistique, je parlais dans les premiers jours de septembre de l'année 1895, en compagnie de plus d'une centaine de pèlerins, pour visiter les principaux sanctuaires de France, qui jusque-là ne m'étaient connus que de réputation.

Je ne vous dirai pas l'impression profonde et salutaire que j'en rapportai. Oui, Marseille et sa montagne de la Garde; Lourdes, sa grotte, ses basiliques, les exercices eucharistiques qui s'y succèdent sans trêve jour et nuit, ainsi que les miracles que le Fils de Dieu et sa Mère y opèrent avec une noble générosité pour le soulagement des malheureux; Paray-le-Monial et ses souvenirs toujours vivaces, palpitants de la mémoire de la Bse Marguerite Alacoque, l'apôtre du Sacré-Cœur; Montmartre et Notre-Dame des Victoires de Paris, Notre-Dame de Fourvière de Lyon... quels horizons nouveaux ces sanctuaires ont ouverts devant moi, quelle source ils m'ont révélée de piété et de dévouement pour ma sanctification personnelle et celle du prochain!

Mais comment aurais-je pu laisser la France sans voir Ars;

(1) Ce rapport a été présenté par M. l'abbé Louis Talamoni, au troisième Congrès des Prêtres-Adorateurs de Milan. Nous l'avons traduit de l'italien à l'intention de nos Confrères et nous le leur offrons comme sujet de méditation et d'examen à l'occasion de leur prochaine retraite. C'est un travail remarquable, d'une grande élévation de pensées, et qui dénote chez son auteur une intelligence peu commune de la vie sacerdotale, de ses excellences, de ses obligations, de ses écueils et des moyens de la sanctifier.

sans verser une larme en signe d'affection et de sainte reconnaissance sur la tombe de ce saint prêtre que j'ai tant aimé, de celui qui fut le maître de ma jeunesse, à qui je reconnais, après Dieu, être redevable de ma vocation au sacerdoce ?

En conséquence, en nous imposant un léger sacrifice, en compagnie des autres pèlerins, comme moi pieusement affectionnés au Bx Vianney, la veille du jour fixé pour notre retour en Italie, nous nous mîmes en route de Lyon à Ars, en nous rappelant, le long du voyage, les plus belles pages de la vie du saint curé, qui, avec des vertus a rendu immortel l'obscur pays des Dombes et en a fait le but de pèlerinages dévots et incessants.

Arrivés là, nous franchissons avec avidité le seuil de cette humble petite église qui pendant tant d'années avait été le théâtre et le témoin de merveilles inouïes : mais ce fut avec un transport plus grand que nous nous jetâmes aussitôt au pied du Tabernacle, comme si à nos oreilles et à notre cœur avait résonné l'invitation familière du bon curé : "Jésus est là !" et nous le priâmes de nous obtenir pour notre sanctification un peu de sa foi, une étincelle de son amour à Jésus au Saint Sacrement.

Nous demandâmes ensuite à voir la tombe du saint, voulant baiser les reliques sacrées du serviteur de Dieu. Rien de plus modeste — une pierre qui se confond avec le parquet de l'église et sur laquelle est gravé ce seul nom : "Jean-Baptiste Marie Vianney, curé d'Ars" mais surmonté d'un ostensorio ! Oh ! me dis-je alors intérieurement : A-t-on jamais trouvé une épitaphe plus humble et en même temps plus éloquente ? Un nom avec un ostensorio : Voilà le résumé de sa vie, voilà le secret de la sainteté du curé d'Ars.

Vénérés confrères, ayant été gracieusement invité à traiter dans ce congrès fraternel des Prêtres-Adorateurs milanais le sujet fixé au programme et intitulé : *La sanctification personnelle du Prêtre au moyen de l'adoration eucharistique*, je demande si je ne devais pas laisser spontanément monter à ma mémoire *ce symbole*, cette épitaphe et ce prêtre ?

Nous unissant donc, sous ses auspices, à notre V. P. Eymard, son contemporain et son compatriote comme aussi son digne émule, prions Dieu de faire qu'à ma pauvre parole vous soyez persuadés toujours de plus en plus que la fidélité à l'esprit de votre Association d'adorateurs, fera de vous des prêtres dans le vrai sens du mot, de saints prêtres.

I

Le Prêtre doit être saint.

S'il comprend la grandeur de son ministère et l'importance de sa mission, celle d'ambassadeur de Dieu auprès des hommes et des hommes auprès de Dieu, le prêtre doit absolument, tant devant Dieu que devant l'opinion publique, être non seulement un homme de vertu mais encore un saint. Et avant tout, c'est le seul, parce qu'il est l'homme de l'Eucharistie, qui puisse redonner Jésus au monde. Tous les anges ensemble et la Vierge elle-même ne pourraient consacrer une seule hostie. "Faites donc disparaître le prêtre; disait avec raison le saint curé d'Ars, et vous n'aurez plus d'Eucharistie; enlevez l'Eucharistie et le bonheur disparu de la terre fera place aux horreurs de la fin du monde."

Alors comment oserait-il, le prêtre, s'il n'est saint, monter sur la montagne divine? *Quis ascendet ad montem Domini....? innocens manibus et mundo corde.* Comment encore, si ses lèvres sont impures, osera-t-il s'associer aux anges et chanter avec eux l'hymne de la gloire? Comment encore dire le *Credo* avec les martyrs, si sa foi est languissante ou émoussée? Comment encore, si ses mains sont moins pures et moins virginales, osera-t-il manipuler le Saint des saints? Dépositaire et gardien des plus augustes mystères, comment oser, je ne dis pas s'approcher du Tabernacle, mais franchir à peine le seuil de l'église, quand il n'est pas exempt de souillures et de fraudes? *Quis habitabit in tabernaculo tuo? Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam. Mundamini,* était-il dit encore aux prêtres de l'ancienne loi, dont les rites après tout n'étaient que figure et rien moins que symboles, *Mundamini qui fertis vasa Domini. Sancti estote quia ego sanctus:* et l'on considère-

rait que c'est trop demander de nous, familiers du Christ et ministres de l'Eucharistie, que d'exiger une pureté et une sainteté d'autant plus grande que la réalité dépasse les figures ?

Et voilà pourquoi on lit de certains saints que, pris d'une religieuse crainte, ils se sont arrêtés au seuil du Sacerdoce — comme le Séraphique François d'Assise, — ou qu'une fois ordonnés prêtres, ils se sont abstenus pendant longtemps de célébrer, comme saint Gaétan, — ou bien s'en sont abstenus tout à fait, comme saint Jérôme.

*
* *

Mais le prêtre est encore messenger de Dieu auprès des hommes.

C'est à lui qu'il a été donné l'ordre, comme autrefois aux prophètes, d'aller, sans trembler, se présenter devant les multitudes, les haranguer, les exhorter, les instruire, les menacer, les punir. Le prêtre affermit les justes, secoue les tièdes, fait rougir les impudents.

Mais si le prêtre est moins saint, qu'il désespère d'être le fidèle interprète de son Seigneur et qu'il ne se flatte point de voir la grâce divine accompagner et féconder sa parole: ce serait merveille que celle-ci, si elle n'est pas renforcée par des œuvres, puisse avec efficacité résonner à l'oreille ou trouver le chemin du cœur de ses auditeurs. *Peccatori dixit Deus: Quare enarras justitias meas et assumis testamentum meum per os tuum?*

Ambassadeur en même temps des hommes vers Dieu, comment le prêtre peut-il avec confiance se présenter devant Lui, s'il a, plus que ses frères, besoin de compassion et de miséricorde? Comment désarmer sa colère, s'il se présente pécheur comme eux et plus qu'eux pour la provoquer ?

Du reste, le peuple lui-même, nonobstant ses erreurs, est d'ordinaire bon juge et jamais il ne confie sa propre cause à des prêtres moins saints. Il apprécie les talents, la science, l'habileté, la possession de soi, mais il n'y a que la sainteté qui le subjugué. Celle-ci lui tient lieu de toutes les qualités

dont le prêtre pourrait manquer par ailleurs, tandis que toutes les autres ne servent de rien si la sainteté lui fait défaut. Même les plus perdus de mœurs et les plus prévenus iront avec confiance demander le pardon au prêtre, s'il est saint; ceux qui sont dans le doute iront à lui pour être éclairés, ceux qui souffrent pour être soulagés, parce qu'ils reconnaissent volontiers en lui un ami, un père, l'ombre et le digne représentant de Dieu. Au chapitre douzième du premier livre des Rois, on lit que les Hébreux, concients d'avoir par leurs péchés irrité le Dieu du ciel, pour lui avoir préféré une créature, se tournèrent vers Samuel et lui dirent avec plus de larmes que de paroles: O^u vous qui êtes juste, qui jamais n'avez inventé de fraudes pour nuire au prochain, ô vous qui êtes cher à Dieu et fait selon son cœur, daignez satisfaire pour nous afin que nous ne mourions pas: *Ora pro servis tuis ad Dominum Deum tuum ut non moriamur.* — Je pourrais à ce propos parler de la nécessité pour le prêtre de sa propre sanctification afin de remplir fidèlement son grand ministère de la sanctification d'autrui, si je ne craignais de dépasser les bornes que m'imposent le caractère et le programme de ce congrès.....

Chutes possibles chez un prêtre. — Mais, hélas! bien qu'il vive dans une atmosphère toute de pureté et de sainteté comme celle qui entoure l'autel, et bien que son ministère soit redoutable pour les anges eux-mêmes; bien qu'à lui soient confiées les clefs et qu'il siège comme arbitre du royaume des cieux, où il peut introduire qui il lui plaît et d'où il peut exclure qui il juge bon dans le Seigneur, le prêtre, confessons-le, Vénérés confrères, le prêtre lui aussi est un homme; lui aussi il est pétri de cette chair de péché; lui aussi est pèlerin sur la terre et, comme tel, vit loin de Dieu, *dum sumus in corpore peregrinamur a Domino.*

Le prêtre est encore, et personne plus que lui, l'objet de la haine de Satan qui, abusant même du lieu et des moments les plus sacrés, dirige contre lui ses traits. Et pourquoi ou comment s'en étonner? Dans le prêtre, non seulement Satan voit un homme, un fils d'Eve racheté, destiné à occuper dans le ciel une des places que lui et ses compagnons de révolte ont laissées

désertes, mais encore il reconnaît un ministre de ce Dieu qu'il hait cordialement, l'ombre de ce Jésus qui lui a livré de si terribles combats et lui a enlevé le sceptre du monde. Il reconnaît en lui Jésus lui-même. (*Sacerdos alter Christus*) qui revendique la gloire du Père, et lui ravit pour le ciel les âmes que déjà il tenait comme proie d'enfer. Oh! la joie qu'il goûte et le triomphe qu'il enivre chaque fois qu'il réussit à faire tomber un prêtre! *Percutiam pastorem et dispergentur oves gregis.*

Ce ne sont pas les seuls. Des périls le prêtre en rencontre dans l'exercice même de son ministère. Saint Grégoire le Grand, dans son opuscule d'or "*De sacerdotio*," multiplie ses recommandations et il s'écrie que nous, prêtres; anges de la terre, nous devons être en garde contre la superbe qui a précipité dans les abîmes les anges du paradis.

Mais, Vénérés confrères, disait saint Augustin sur la fin de sa vie, un péril plus grand encore nous menace par ailleurs: celui de souiller non seulement le caractère sacerdotal, mais la dignité humaine elle-même. Manipuler la fange et ne pas se souiller les mains, passer à travers le feu et en sortir indemnes, prendre soin des malades atteints des maladies les plus contagieuses et ne pas les contracter nous-mêmes, combattre l'ennemi face à face, et sortir toujours vainqueur, oh! dites-moi, Vén. confrères, s'il ne faut pas un miracle continuel de la grâce pour échapper au danger. Autour du tribunal de la pénitence, où se déroule une si grande partie de notre vie et de notre ministère sacerdotal, disait un vénérable et pieux missionnaire de Rho, règne une atmosphère méphitique et imprégnée de péché au point que souvent il est à craindre de mourir d'asphyxie. — Oui, plaignons les prêtres, avait coutume de répéter le saint curé d'Ars, condamnés qu'ils sont à respirer toujours les péchés contre Dieu! Le cas ne s'est-il pas vu du médecin qui succombe victime de la charité ou du devoir, tandis que lui survit le patient à peine guéri, le malade qui a été l'objet de ses soins et de ses attentions délicates? *Intelligenti pauca.*

Remèdes. — Dieu me garde, cependant, par ces allusions et ce langage, de vouloir jeter le découragement dans l'âme d'un seul de mes confrères; ou, tandis que je signale, pour qu'on les con-

naïsse, les périls auxquels, les uns plus, les autres moins, nous sommes tous inévitablement exposés, de tolérer qu'un doute ne s'élève dans l'esprit de quelqu'un sur l'insuffisance des moyens mis à portée d'un bon prêtre pour les vaincre.

La vocation au sacerdoce est accompagnée d'une grâce si puissante qu'elle suffit pour l'accomplissement des devoirs qu'elle impose: *vocatio bonos efficere debuerat* (saint Hilaire, comm. sur S. Math., c. 22), en sorte que l'ordination sacerdotale serait, à vrai dire, suffisante par elle-même pour la sanctification personnelle du Prêtre. — Un vil limon, pétri par Dieu sous forme humaine, dès qu'il sentit le souffle tout-puissant de son Créateur, est devenu cet être souverain qui s'appelle l'homme — à peine un peu au-dessous de l'ange. Un autre souffle du Dieu Rédempteur, tombant sur l'homme qu'il a choisi et qu'il appelle au service de ses autels, opère un prodige plus grand encore et en fait un prêtre, *ego dixi: dii estis vos — Sacerdos alter Christus* —; devant lequel se prosternent les anges et à qui non seulement la Vierge, mais le Père Eternel lui-même, se proclament redevables.

N'allons pas toutefois nous illusionner! Le baptême nous fait aussi enfants de Dieu et héritiers du Paradis; mais s'il détruit le péché originel, il en laisse subsister le foyer non éteint — lequel, hélas! trop tôt se *ranime* et nous force, bien malgré nous, à livrer de terribles combats où nous ne sommes pas toujours vainqueurs. Ainsi la grâce de l'ordination sacerdotale, bien qu'elle nous élève au-dessus des anges, ne nous rend pas tout à fait impeccables. Aussi, s'il est vrai que personne plus facilement que le prêtre et précisément parce que prêtre, peut travailler à devenir un saint, personne, ce n'est que trop vrai, ne peut plus facilement que lui se damner.

Son péché est toujours sans comparaison plus grave que celui d'un simple laïque, non seulement parce que le prêtre pêche avec plus grande connaissance de cause, mais encore parce que sa faute est rarement exempte de sacrilège et de scandale. C'est pourquoi Saint Alphonse n'hésitait pas à dire: *in sacerdotio peccasti, peristi.*

Mais passons: si la prudence veut que, pour notre salut et celui de nos confrères, nous signalions les périls comme aussi les pièges qui sont tendus sous nos pas et les funestes conséquences qui en résultent pour ceux qui y tombent, la justice veut que nous ne dissimulions pas les moyens abondants pour un bon prêtre de se sanctifier, pourvu qu'il veuille et sache s'en prévaloir. La vocation, c'est bien, ne suffit pas, disions-nous; mais les *grâces actuelles* de chaque jour, de chaque instant que Jésus prodigue à ses ministres? mais les lois toujours sages de l'Eglise, qui accompagnent, guident, sauvegardent le prêtre, *toujours et partout*, en créant autour de lui des digues insurmontables et, pour ainsi dire, inaccessibles au tentateur? Les exemples de vertus extraordinaires qu'à lui seul il est donné de connaître? et les prières des fidèles qui, en lui, vénèrent un père, un maître; les vœux de tant d'âmes qu'ils a sauvées ou mises sur la route du Paradis; les pénitences que l'Eglise impose solennellement quatre fois l'an, à la veille des Ordinations, ne sont-ce pas là autant de facteurs de la sainteté personnelle du prêtre?

Mais par-dessus tous les autres, hésitez-vous à mentionner comme le plus efficace moyen d'atteindre cette noble et importante fin, la dévotion au T. S. Sacrement et l'adoration qui en est la première preuve, la plus douce et la plus éloquente?

II

L'Adoration Eucharistique fait le saint prêtre.

Du temps que j'étais séminariste, je me rappelle que mon vénérable supérieur et maître avait coutume de me répéter: "L'amour à Jésus au Saint Sacrement est la dévotion mère, et il ajoutait: Quand cette dévotion existe, mes enfants, soyez sans crainte, aucune autre ne manque. Celui qui est dévot à Jésus, qui est le Fils, est dévot à la Madone, qui est la mère; il est dévot aux anges, qui forment sa cour; aux saints qui furent ses amis préférés. Mais si, au contraire, la dévotion au Très Saint Sacrement fait défaut, toutes les autres dévotions sont assez suspectes ou éphémères." Sans donc s'occuper si d'autres, alors, avaient une opinion contraire à la sienne (il y avait encore quelques

récalcitrants, derniers vestiges du jansénisme), il ne se fatiguait pas de nous recommander la communion, la visite quotidienne, même l'adoration nocturne, quand intervenaient des besoins extraordinaires.

Et les fruits de sa prédication étaient très sensibles, indéniables. "Chaque matin, disait-il encore, quand je vois tous mes enfants à la sainte Table, je suis assuré de vivre cette journée tout à fait tranquille et en paix, sachant que Satan ne causera aucun dommage ou bien peu de tort, à ceux que Jésus garde, que Jésus fortifie et qui vivent de sa vie."

Et permettez-moi, Eminentissime Prélat, même si votre humilité devait s'en offenser, de rappeler également que, dès les premiers jours de votre entrée, votre conduite s'est inspirée des mêmes principes pour la gouverne du grand et illustre diocèse que la Providence avait confié à vos soins. Préoccupé de la sanctification de tous vos fidèles indistinctement, vous avez commencé par pourvoir à celle des clercs, destinés à être un jour vos collaborateurs, les ouvriers de votre vigne mystique. C'est pourquoi dérogeant aux traditions désuètes, non seulement vous avez conseillé, mais bien recommandé que la communion sacramentelle dans les séminaires fût libre, très libre, et croyez-le, Eminence, la joie fut universelle, la nôtre et celle des ecclésiastiques, pour qui s'ouvrait la voie sinon la plus brève, du moins la plus sûre de la sanctification personnelle: *Ego sum via, veritas et vita.*

Au reste, Vén. confrères, est-ce que ce ne sont pas là les maximes, les pratiques, que nous aussi, spécialement les Prêtres-Adorateurs, nous nous étudions, *pour l'établissement du règne eucharistique*, à propager et à inculquer par nos écrits et notre parole, dans le confessionnal, dans la chaire, aux grands et aux petits, aux savants comme aux ignorants, aux riches comme aux pauvres, à tous, parce qu'en tous doit vivre le Christ Jésus, source de sainteté ?

Oui, Vén. confrères, c'est au pied de l'autel, à l'ombre du tabernacle, comme notre Vén. Père Eymard, que, genoux en terre, les mains jointes, les yeux de la foi et du corps fixés sur

ceux de Jésus-Hostie, nous trouverons le secret et le gage le plus certain de notre conversion et de notre sanctification.

*
* *

“Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.” Or, à force de vivre dans la familiarité de Jésus, nous finirons par faire nôtres et son esprit et ses sentiments.

Plus nous nous approcherons de lui et plus nous le connaissons; disons plus: il sera impossible de le connaître et de rester je ne dis pas *apathiques*, ni *indifférents*, mais seulement tièdes à son égard. Nous deviendrons encore ses amis et l'amitié fera que nous voulions ce que Lui veut, que nous détestions et répudions ce que Lui déteste et répudie: *idem velle ac idem nolle, ea demum firma amicitia est*, dit Cicéron; de sorte que, si un jour, sans lui être étrangers, nous avons été trop loin de lui ressembler, son amitié, heureusement entretenue et cimentée par l'adoration eucharistique, nous rendra semblables à Lui, parce que l'amitié véritable *aut pares vult aut efficit*.

En effet, où donc, après son ascension au ciel, où donc mieux que dans le Très Saint Sacrement, Jésus, maître véritable, nous révèle-t-il les vertus qu'il veut voir fleurir en nous, pour pouvoir dire que nous lui ressemblons? Où donc nous enseigne-t-il, si ce n'est là, les moyens de les pratiquer? *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*. “Si l'amitié, dit-il, est la vertu mère, la vertu qui fait descendre les grâces du ciel sur la terre, voyez dans la Très Sainte Eucharistie, le Dieu vraiment caché; non-seulement sa divinité est voilée mais même son humanité. — “Voici, dit-il, que je suis oublié;” trop souvent, hélas! le Tabernacle est désert, désert est la Table sainte et désert l'Autel: cependant, je me tais, je vois mes temples profanés, les vases sacrés tombés en des mains ennemies, moi-même devenu l'objet de lacérations sacrilèges; cependant, je supporte tout. J'appelle pour qu'on me console, et personne, quelquefois pas même mon ministre, ne répond à mon invite, et je ne m'en venge pas, ni ne le renie.”

Obéissant aux jours de sa vie mortelle, c'est en toute vérité que Jésus a pu affirmer qu'il était venu non pour faire sa volon-

té, mais celle du Père qui l'avait envoyé; il vivait encore soumis à sa mère et même à Saint Joseph, bien que ce dernier ne fût que son père nourricier.

Et dans ce grand sacrement de l'autel, répond Jésus, est-ce que je ne donne pas un exemple d'humilité et d'obéissance plus admirable encore, puisque j'obéis au prêtre, même le jour où moins saint il monterait à l'autel? Tu prononces une parole, ô mon prêtre, et ta parole toute-puissante comme celle de la Vierge, ma mère, opère, pour ainsi dire, une nouvelle Incarnation; aux yeux des anges stupéfaits, s'accomplit le miracle des miracles, la Transsubstantiation! Que tu me déposes dans le Tabernacle ou que tu m'en fasses sortir; que tu m'enlèves au silence pieux de l'église pour me porter au chevet du moribond, dans la cellule du prisonnier, sur le champ de bataille, au milieu du sifflement des balles, du fracas de l'artillerie, je m'accommode à tes désirs. — *Discite a me quia mitis et humilis sum corde.*

Cependant celui qui se cache sous les voiles eucharistiques, Jésus, n'en est pas moins le Créateur et le maître du ciel et de la terre; ses églises, ses tabernacles ressemblent plus souvent à l'étable de Bethléem qu'au Cénacle de Jérusalem. Et pour dire la vérité, quel contraste! Tandis que les palais des grands resplendissent d'or et de tentures, tandis que l'on dépense des fortunes pour satisfaire l'ambition et la curiosité, peut-être même pour fournir un aliment aux passions, dites-moi au contraire, Vénérés confrères, si les deux tiers des autels pourraient être plus pauvres, les ameublements sacrés plus rares, les vêtements nécessaires aux fonctions du culte moins riches! Est-ce que Jésus s'en plaint et songe-t-il à se retirer pour cela?

Sans doute, on ne trouve toujours autour de lui, comme autrefois dans l'étable, que des anges et des âmes angéliques! Sans doute, les cœurs, pâturages mystiques où vient paître l'Agneau divin, sont toujours embaumés du parfum des lis! Hélas! erreur. Ce ne sont pas les seuls laïcs, mais même les prêtres, qui arrachent à Jésus cette plainte lamentable: *mundi estis sed non omnes; unus ex vobis me traditurus est!*

C'est le triomphe de l'amour! Et de même que la présence du traître n'empêcha pas Jésus d'instituer cet auguste sacrement,

non plus que la connaissance claire qu'il avait des abus et des sacrilèges qui seraient commis dans les siècles à venir, de même à toute heure, malgré l'oubli, il ne cesse dans ce sacrement de parler d'amour. "L'amour, dit-il, m'a attiré du ciel sur la terre; l'amour m'a fait m'y revêtir de votre pauvre nature; l'amour m'a fait m'y mêler à vous, m'a retenu au milieu de vous et me retient encore prisonnier dans les Tabernacles Eucharistiques pour être votre compagnon inséparable, votre consolateur, votre conseiller, la nourriture, la victime offerte pour soutenir et sauver vos âmes. — *Ecce ego vobiscum sum.*"

Voilà l'école à laquelle Jésus nous invite, voilà les leçons que, spécialement à nous prêtres, il donne de son auguste Sacrement.

*
* *

Et comment n'en pas revenir saintement édifiés, d'autant plus que le divin Maître ne se contente pas de nous rappeler et de nous proposer seulement les exemples de ses vertus, mais de son trône eucharistique il nous communique les secours nécessaires pour les pratiquer. Et d'abord cette *lumière* qui, dissipant de nos intelligences les nuages et les préjugés dont elles sont, depuis le péché, habituellement obscurcies, nous fait comprendre la grandeur, les harmonies et goûter la douceur de ce qui est vraiment le mystère des mystères, *mysterium fidei*; — alors sans le secours d'aucun miracle, semblables aux deux disciples d'Emmaüs, nous nous en irons, toujours au nom de notre foi, saintement fiers de proclamer à l'univers entier *que jamais nous n'avons mieux connu et compris la présence de Jésus qu'au pied de son Tabernacle, à l'autel, à la sainte table; et cognoverunt eum in fractione panis.* — Et pourquoi nous en étonner? Réellement et substantiellement présent dans la Très Sainte Eucharistie, sous les voiles sacramentels et revêtu de notre chair infirme, il est toujours la *lumière* véritable qui illumine tout homme venant en ce monde. *Accedite ad eum et illuminamini et vultus vestri non erubescunt.*

Dans son tabernacle, pour l'accomplissement du grand œuvre de la sanctification à laquelle nous aspirons, il ne cesse de fortifier, de soutenir notre volonté, souvent rétive, languissante,

maladive et jusqu'à cette heure rebelle à tout ce qui sent le surnaturel et le céleste. "Insensés que nous étions, disaient les disciples d'Emmaüs dont nous parlions tout à l'heure, d'avoir été si lents à reconnaître le maître; dès qu'il s'est fait notre compagnon de voyage et qu'il s'est mis à parler des choses de Dieu et des promesses touchant la rédemption du monde, est-ce que notre cœur n'était pas tout changé au point de se fondre d'amour? *non erat ardens cor nostrum, dum loqueretur in via?*

Que ceci, Vénérés confrères, vous serve à mieux comprendre le miracle continuel qu'opère Jésus-Hostie dans les âmes qui lui sont dévouées. Que la vérité triomphe. De même que pour les profanes, conviés à l'église ou ne s'y trouvant que par pur hasard, tout y paraît insipide, muet et froid comme leur cœur; de même, celui qui a appris à connaître Jésus, qui le visite et reste avec lui pour le mieux écouter, non seulement répète avec le psalmiste, les yeux remplis de larmes: *Quam dulcia tabernacula tua, Domine, concupiscit et deficit anima mea in atria tua*, mais s'écrie avec l'Apôtre: *Quis me separabit a caritate Christi?*

Il ne peut s'empêcher de protester avec lui que la volonté fortifiée par la grâce, restera inébranlable, que ni la faim, ni la soif, ni le fer, ni même les puissances de l'enfer ne pourront le séparer de son Jésus.

Pain des forts, l'Eucharistie a créé et fait encore les martyrs. Ont été martyrs non seulement ceux qui de leur sang ont témoigné de leur dévotion à Jésus et qui ont confessé leur foi devant un monde incrédule et les tyrans: mais encore, dans le vrai sens du mot, ceux-là ont été martyrs, le sont et le seront, tous ceux qui, forts de la grâce de Dieu et de la communion divine, provoquent, combattent et vainquent Satan ou tout autre passion violente. C'est pourquoi théologiens, ascètes et maîtres de la vie spirituelle, sont unanimes à enseigner que la communion quotidienne, bien faite, non seulement conjure le péché mortel mais enlève même l'attache au péché véniel, en réveillant par contre et en rendant toujours plus vif, plus puissant et plus sincère *l'amour de Jésus, de la vie cachée en Jésus et du sacrifice en union avec Jésus.*

Et, sans être parfaits ascètes ou théologiens profonds, nous-mêmes, vénérés confrères, nous nous en apercevons spécialement au tribunal de la pénitence, lorsqu'il arrive de rencontrer de ces âmes, pures comme des anges, avides de pénitence et assoiffées de perfection; si nous nous permettons de leur demander: communiez-vous souvent et combien de fois? la réponse, telle qu'on la devinait, ne se fait pas attendre: *Mon père, je communie tous les jours!*

C'est pourquoi les souverains Pontifes, maîtres des maîtres, et entre les autres spécialement le regretté Pie X, de sainte mémoire, qu'avec raison on a surnommé le Pape du Très Saint Sacrement, voulant comme ce dernier tout restaurer dans le Christ, n'ont pas cessé de promouvoir la cause de l'Eucharistie. Fidèle interprète des enseignements et des désirs de Pie X, comme aussi des Papes, ses prédécesseurs, et conformément à la discipline primitive et aux conciles qui, comme celui de Trente, s'en sont occupés plus directement, notre Association des Prêtres-Adorateurs, nous fait une douce obligation d'être tous et chacun, dans le cercle de ses fonctions et de sa charge, des propagandistes et des zéloteurs de la visite et de la communion sacramentelle quotidiennes: *manducate ex eo omnes*, parce que là où est Jésus, là est la vie, là est la sainteté: *qui manducat me et ipse vivet propter me. — Vivo ego; jam non ego; vivit vero in me Christus.*

*
* *

Mais où trouver le sujet pour l'adoration qui revient si souvent? Hélas! en effet, disait notre Vénérable Père, *assueeta vilescunt* et la routine s'insinue jusque dans l'amour de Dieu. Voulez-vous cependant, répondait-il, voulez-vous posséder le secret de la prière eucharistique? Contemplez à travers le prisme divin de ce mystère toutes les vérités, toutes les vertus de la religion, "La Très Sainte Eucharistie, c'est Jésus-Christ passé, présent et futur."

Semblable au grand solitaire du désert, saint Antoine, qui se plaignait de ce que le soleil se levât trop tôt pour le tirer de ses extases, notre Vén. Père, se plaignait lui aussi doucement

de ce que son heure d'adoration, disons mieux, que ses heures d'adoration s'écoulassent trop rapides, bien qu'une avalanche de pensées et un torrent de sentiments l'eussent enchaîné ou mieux cloué, au pied de l'autel. C'est là qu'il oubliait son corps, y restant de pensée et de cœur. Voici comment. Quelles que fussent les occupations auxquelles il devait se livrer, soit par obéissance à la règle, soit par la direction de la maison, soit qu'il écrivît ou qu'il conversât, qu'il sortît ou qu'il demeurât dans sa chambre, qu'il fût en santé ou en maladie, il était toujours en esprit à son poste d'honneur; adorateur toujours présent, toujours enflammé d'amour au pied du Très Saint Sacrement. Le Tabernacle était l'aimant irrésistible qui l'attirait, sa passion, son paradis sur terre.

“Le Seigneur, écrit son biographe, l'attirait avec tant de force que tout ce qui n'était pas Lui le fatiguait.” Il suffisait d'un rien ayant quelque rapport ou liaison avec l'Eucharistie pour que, sans le vouloir, il trahît le secret de son cœur.

Un jour, il se jeta à genoux sur un monceau de ruines rencontré au loin le long d'une route: il se tenait là depuis quelque temps, quand survinrent quelques-uns de ses fils spirituels qui furent hautement émerveillés de le surprendre en un tel lieu et en cette posture; s'approchant de lui, ils l'interpellèrent en disant: Père, comment et pourquoi êtes-vous ici? Pourquoi vous agenouiller en cet endroit? Et lui: Mais vous ne savez donc pas que ce sont les débris, les ruines d'une église où se trouvait un jour Jésus-Hostie?... Ah! oui, il le voyait partout, il le rencontrait partout. Un clocher, une chapelle, une croix, le son d'une cloche, un objet destiné au culte, comme aussi la présence d'un prêtre, suffisaient pour réveiller en lui très vive l'image de Jésus dans son Sacrement.

Vén. Confrères, que l'exemple et les maximes d'un si illustre Père, soient pour nous sinon une loi, du moins une règle qui nous engage à *vivre habituellement des jours eucharistiques*. Je m'explique. Il ne suffit pas à l'amant de Jésus d'une heure d'adoration par semaine, d'une heure par jour. Désireux de notre sanctification, que toutes nos journées soient des journées eucharistiques. Le matin, soyons les premiers à aller

saluer Jésus dans l'Eucharistie; faisons notre préparation à ses pieds; à ses pieds remercions-le, même avec larmes, de la sainte messe. Du tribunal de la pénitence acheminons les foules de fidèles vers l'auguste banquet. Et quand la foule s'est retirée de l'église, restons-y pour la sainte méditation, pour la récitation de quelque heure canonique, *psallentes in conspectu angelorum*. Retournons-y après la frugale collation du matin pour l'examen particulier, dans l'après-midi, pour la lecture spirituelle, pour les Vêpres... Non, mon Jésus, nous ne souffrirons pas, nous, tes Prêtres-Adorateurs, que ta maison reste tout à fait déserte une seule heure durant! *Ubi sum ego, ibi et minister meus erit*.

Et avant que monte la nuit, encore une visite, un salut au Dieu d'amour Plut à Dieu que les prêtres se confondent avec le peuple qui, fidèle à l'appel de la cloche plaintive, vient revoir l'église pour les exercices du Saint Rosaire. Avec la bénédiction du Dieu voilé nous irons prendre notre repos, mais en exprimant le vœu que chaque palpitation de notre cœur soit une protestation d'amour: *Ego dormio, cor meum vigilat*. Si de notre chambre ou d'un coin quelconque de la maison nous pouvions avoir accès à la petite tribune d'un guichet qui donnât sur l'église ou mieux sur l'autel, oh! comme notre apparition serait agréable à Jésus et aux anges du Tabernacle; combien précieuse est la prière en cette heure tristement solennelle, mais que tant de gens ont consacrée à leurs divertissements, aux orgies, au péché!

Et ainsi, les jours succédant aux jours, le dernier viendra pour nous, quand, accablés par la maladie, nous ne pourrons plus aller à Lui; Il viendra à nous alors, faisant de notre pauvre chambre un sanctuaire et de notre cœur, pour la dernière fois, son Tabernacle. Fortifiés par Lui, nous émettrons pleins de sérénité notre dernier soupir, emportant avec nous l'heureux viatique pour l'éternité, où *le contemplant sans voile, la vision de sa gloire fera notre bonheur*.

Et notre corps? Ce serait trop présumer que d'espérer qu'à l'exemple de Saint Omobon ou de saint Pascal Baylon, il reçoive en récompense de sa piété et de sa dévotion envers l'Eu-

charistie, la faveur de conserver, même après la vie, l'attitude de l'adorateur. Froid et rigide comme le cadavre de tout autre, que notre corps descende pour dormir le sommeil de la nuit dans la tombe du cimetière commun. Mais que sur la pierre que ne sauraient nous refuser nos amis survivants, il soit gravé, si vous le voulez, notre nom seulement mais accompagné d'un symbole eucharistique, un calice, un ciboire ou l'ostensoir. Le visiteur dévot, qui arrêtera ses pas devant notre tombe, qu'il sache, en lisant cette épitaphe, même s'il doit ignorer tout le reste, qu'il sache pour son édification que nous avons été des Prêtres-Adorateurs, et sans difficulté il pourra en conclure que nous avons été de *saints prêtres*. *Fiat!*

DECRET

Au sujet de certaines danses usitées dans les Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale et dans la région Canadienne.

Au cours du siècle dernier, l'usage s'était répandu, aux Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, de convoquer les familles catholiques à des parties de danses, qui avaient coutume de se prolonger tard dans la nuit, avec des banquets et des divertissements divers. On ne donnait pour raison et pour motif qu'en agissant ainsi on facilitait aux catholiques l'occasion de se mieux connaître entre eux et d'être par conséquent plus unis par les liens de l'amitié et de la charité, et que, en même temps, on s'assurait le moyen de procurer aux bonnes œuvres des subsides nécessaires. Mais il arrivait que ceux qui avaient l'habitude de voir à l'organisation de ces sortes de réunions et de les présider étaient, la plupart du temps, les chefs eux-mêmes des œuvres pies, ou encore, assez souvent, les recteurs des églises ou les curés.

Les ordinaires des lieux, bien que ne doutant pas de la bonne foi de ceux qui organisaient ces parties de danses, émus toute-

fois à la pensée des dommages et des dangers qu'ils prévoyaient devoir découler de cette pratique inusitée, jugèrent de leur devoir de la proscrire; et c'est pourquoi, au 209e canon du troisième concile plénier de Baltimore, ils portèrent ce statut: "Nous ordonnons aussi que les prêtres s'occupent de faire complètement disparaître cet abus qui consiste à organiser des banquets avec des bals pour subvenir aux divers besoins des œuvres."

Mais, comme il arrive souvent dans les choses humaines, ces ordonnances, données si justement et avec tant de sagesse dès le principe, tombèrent peu à peu dans l'oubli, et l'usage de ces parties de danses recommença à se répandre, allant même à s'étendre jusque dans la région voisine du Canada.

Ayant pris connaissance de ces faits, les Eminentissimes Pères de la Sacrée Congrégation Consistoriale, après avoir entendu plusieurs ordinaires de ces pays, et la chose ayant été examinée avec soin, ont pensé qu'il fallait s'en tenir absolument aux décisions du troisième concile de Baltimore. Avec l'approbation de Sa Sainteté Benoît XV, ils ont décrété de défendre à tous les prêtres séculiers et réguliers, quels qu'ils soient, et à tous les autres clercs, de promouvoir et de favoriser les susdites danses, même quand elles sont organisées dans le but d'aider et de soutenir les œuvres pies ou pour n'importe quelle autre fin pieuse, et, en plus, de défendre à tous les clercs d'assister à ces danses, si par hasard quelques hommes laïques en organisent.

Le Souverain Pontife a ordonné que ce décret soit rendu public et qu'il soit par tous religieusement observé, nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome, au palais de la Sacrée Congrégation Consistoriale, le 31 mars 1916.

C. card. DE LAI, évêque de Sabine,
secrétaire.

THOMAS BAGGIANI, archev. d'Edesse,
assesseur.

(Traduction de la *Semaine religieuse de Montréal.*)

PREDICATION EUCHARISTIQUE

Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie. (1)

Quid est homo quia magnificas eum? Quid apponis erga eum cor tuum?

Qu'est-ce que l'homme pour que vous fassiez si grand cas de lui? Pourquoi apportez-vous votre cœur près du sien?

(Job, VII, 17.)

La sublime plainte du saint homme Job, qui ne pouvait s'empêcher de crier à Dieu qu'il l'examinait et l'éprouvait de trop près et que son cœur pesait trop sur lui, me paraît n'avoir pas tout son sens dans l'histoire du patriarche de l'Idumée. Job était la figure de Notre Seigneur Jésus-Christ et sa plainte une prophétie qui dépassait de beaucoup sa personnalité et ses épreuves. Maintenant que nous voyons et commençons à comprendre l'œuvre grandiose de Dieu, nous pouvons interpréter dans toute sa richesse et sa splendeur de signification la parole mystérieuse du plus célèbre agonisant sous la main de Dieu que le monde ait vu avant le Christ. Oui, qu'est-ce donc que l'homme pour que vous le traitiez avec tant de magnificence et pour que vous mettiez votre Cœur à sa portée, à sa disposition, à son service?

Toute la théologie du Sacré-Cœur est là.

Le Cœur de Dieu, c'est la bonté de Dieu. Saint Léon ne nous a-t-il pas appris que la nature de Dieu, c'est la bonté (2)?

(1) Ce sermon, si plein de doctrine et de piété, a été prononcé par S. G-Mgr Gauthey, archevêque de Besançon, au dernier Congrès eucharistique national d'Ars.

(2) "Deus omnipotens et clemens cujus natura bonitas, cujus voluntas potentia, cujus opus misericordia est". (S. Leo, *Serm. II in Nativ. Domini.*)

L'Apôtre nous avait déjà déclaré que Dieu est amour (1). Il faut donc conclure qu'amour et bonté, c'est la même chose. Oui, l'amour c'est le brasier, la bonté c'est la flamme et la chaleur qui rayonnent. Un théologien qui a étudié nos dogmes avec une âme ardente et une onctueuse piété n'a pas craint d'écrire qu'il y a dans toute l'économie de l'Incarnation une suprême exubérance de bonté (2). Un saint évêque, admirable contemporain, a dit à son tour: "L'œuvre du christianisme est une œuvre d'amour; elle s'accomplit par un mouvement du cœur de Dieu vers le cœur de l'homme et du cœur de l'homme vers le cœur de Dieu, par le don mutuel qu'ils se font d'eux-mêmes (3).

Voyez Dieu inclinant son cœur vers le pauvre cœur de l'homme haussant autant qu'il le peut son petit cœur vers le grand cœur, et cette rencontre, dans laquelle Dieu a fait tout le chemin, abaissant le ciel jusqu'à la terre, comme il convenait à la bonté infinie qui ne recule devant aucune extrémité pour atteindre ses fins de miséricorde et qui, sous les apparences de la bassesse, met en honneur incomparablement la majesté divine, parce que l'on ne peut rien imaginer de plus grand et de plus glorieux que ce que le Fils a réalisé pour le salut de l'humanité (4). Cette rencontre s'est faite dans le Cœur de Jésus, puisque le Cœur de Jésus, c'est un cœur d'homme plein de sang de la race humaine, qu'il a puisé à la source de l'Immaculée Conception, et et c'est un cœur de Dieu que le Saint-Esprit a rempli de l'amour éternel à l'heure mémorable de l'Incarnation.

Cette merveille divine, l'apôtre saint Jean l'a connue, il l'a comprise; les Pères de l'Eglise l'ont contemplée, les martyrs

(1) Qui non diligit, non novit Deum: quoniam Deus caritas est. (*I Epist.* B. Joan., IV, 8.)

(2) Tota Incarnationis dispensatio summam quamdam præfert bonitatis exuberantiam. (Thomass., *Dogm. cathol., de Incarn. Verbi, c. II.*)

(3) Mgr Baudry, *Le Cœur de Jésus.* (Introd., p. 7.)

(4) Extremum aliquem bonitatis gradum an poterit homo imaginari qui ultra Deum sit... Quidquid in Incarnatione indignum Deo videtur hoc bonitatis divinæ motivo intelligitur... Totum majestatis dedecus est bonitatis; unde vero majestas Dei quam ex bonitatis commendatione amplificetur? Crescit ergo unde decrescere videbatur. (Thomass, *Ibid.*)

l'ont savourée dans leurs supplices; les saints l'ont méditée et se sont assimilé ses richesses spirituelles. Oui, le Sacré-Cœur de Jésus a eu ses prophètes, ses patriarches, ses précurseurs, son évangéliste, ses apôtres. Il était dans l'Eucharistie depuis la dernière cène; mais il demeurait caché, voilé, muet, jusqu'au jour où Jésus a daigné écarter les voiles de l'hostie devant les yeux de Marguerite-Marie en lui disant: "Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes.... et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitude (1)."

La révélation du Sacré-Cœur de Jésus est donc une révélation eucharistique. La divine Eucharistie fut le chef-d'œuvre du Cœur de Jésus. En l'instituant, Jésus a construit pour tous les siècles la demeure de son Cœur (2). C'est là qu'il réside au milieu des hommes pour répandre son amour sur eux et pour recevoir leurs hommages.

Dans ses communications à la bienheureuse Marguerite-Marie, Notre Seigneur fait surtout deux choses: il affirme et déclare son amour et il se plaint de l'ingratitude dont cet amour est payé.

L'amour que Jésus veut surtout rappeler, c'est son amour eucharistique. Il n'exclut pas l'amour éternel (3) qui a fait battre son cœur dès le premier instant de l'Incarnation, ni son amour d'Homme-Dieu durant sa vie terrestre et au cours de sa sanglante Passion. Mais comme il a voulu faire de l'Eucharistie le mémorial de tous ses autres dons (4), c'est à l'Eucharistie qu'il nous appelle pour nous y prodiguer toutes les richesses de son cœur et pour y recevoir notre retour d'amour. Et, puisque c'est là qu'il vit et palpète pour nous, c'est là que retentissent tous les blasphèmes, tous les outrages, toutes les ingratitude

(1) Vie de la Bienheureuse écrite par elle-même (public. de la Visit. de Paray, t. II, p. 414.)

(2) Et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. (*III. Reg.*, IX, 3.)

(3) In charitate perpetua dilexi te: ideo attraxi te miserans. (*Jerem.* XXXI, 3.)

(4) Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se. (*ps.* CX, 4.)

dont l'amour de Jésus-Christ est l'objet, non seulement de la part des hérétiques ou des impies, mais aussi des catholiques et même "des âmes qui lui sont consacrées (1)". Que chacun fasse son *mea culpa* en prenant sa part de la plainte si miséricordieusement discrète de Notre Seigneur.

Cela étant, vous ne vous étonnerez pas que le culte du Sacré Cœur de Jésus consiste surtout dans des offices, des actes et des pratiques eucharistiques.....

Répondant à vos désirs, je voudrais essayer de dire ce que le Cœur de Jésus fait dans l'Eucharistie pour nous et ce qu'il attend que nous fassions pour lui par l'Eucharistie.

- 1o Vie eucharistique du Cœur de Jésus.
- 2o Culte eucharistique au Cœur de Jésus.

I. — Vie eucharistique du Cœur de Jésus.

Ce n'est pas mon rôle de faire ressortir les belles convenances qu'il y avait à tenir un Congrès eucharistique à Ars. Le saint curé a tant aimé la divine Eucharistie ! Il a su en tirer pour lui-même et pour son peuple les grâces de sainteté et de salut qu'elle renferme ; il en a parlé avec une conviction si attirante, un zèle si enflammé, un charme si séduisant (2), qu'il y a peu de lieux au monde où ceux qui travaillent à restaurer la piété chrétienne par l'Eucharistie, selon la doctrine et les exhortations pressantes du Souverain Pontife Pie X, puissent venir prendre des leçons efficaces autant que touchantes. Vous avez repris Monseigneur, la pensée que votre cher et regretté prédécesseur Mgr Labeuche, n'a pas eu le temps de réaliser. Franc-Comtois fier des gloires de sa province, il n'avait pas oublié que le premier Congrès eucharistique fut tenu à Faverney, où nous gardons la relique insigne de l'hostie du miracle. C'est un grand honneur pour mon diocèse et je suis heureux de le proclamer, en ce

(1) "Mais ce qui m'est encore le plus sensible c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi". (Vie écrite par elle-même, *ibid.*)

(2) Voir l'excellent petit livre de M. l'abbé H. Convers, curé d'Ars: *Le Bienheureux J.-M. Vianney et l'Eucharistie: Rapport présenté au Congrès.* (1 vol. in-18 de 292 p. Trévoux et Ars, 1911.)

jour solennel, pour que le monde catholique ne l'oublie pas, d'avoir été le berceau des Congrès eucharistiques, qui depuis 1878, année du Congrès de Faverney (1), se sont propagés dans le monde, pour susciter au Dieu caché de nos tabernacles des hommages et des triomphes tels que la chrétienté n'en avait pas encore vu.

Dans l'Eucharistie, le Cœur de Jésus offre tous les trésors de Dieu aux hommes. Il est la source toujours pleine d'où coulent les grâces, les vertus, la sainteté. Ah! je le sais bien, toutes les merveilles qu'il opère sont invisibles aux hommes, insaisissables à leurs sens. Tout s'y passe dans la foi. C'est la condition que Dieu met à notre salut: nous devons croire aux opérations de sa grâce sans les voir de nos yeux ni les toucher de nos mains. C'est en cela que consistera notre mérite. Le sort éternel que Dieu nous réserve, les félicités célestes qui seront notre partage valent bien la peine que nous fassions l'effort exigé pour nous élever au-dessus de nos sens, pour incliner notre raison et soumettre notre esprit au joug de la foi.

Les gens de Capharnaüm se révoltèrent lorsque Notre Seigneur leur proposa la perspective de manger sa chair et de boire son sang pour obtenir la vie éternelle. On ne peut pas entendre de telles paroles (2), dirent-ils, et ils s'éloignèrent. Cependant Notre Seigneur ne corrigea rien, n'atténua rien dans son langage. C'est à prendre ou à laisser, vous en passerez par là ou vous n'aurez pas part à mon royaume (3). Je vais instituer un sacrement d'amour; ce sera la nourriture substantielle

(1) Voir: *Congrès national eucharistique de Faverney*, 20-24 mai 1908 1 vol. in-8, Besançon. Dans l'introd., p. VIII, il est parlé du Congrès des directeurs d'œuvres eucharistiques, tenu en 1878, sous la présidence de Mgr Paulinier, archevêque de Besançon. A côté du P. Tesnière, il aurait fallu mentionner le P. Drevon, qui fut un des principaux initiateurs des œuvres eucharistiques.

(2) *Durus est hic sermo et quis potest eum audire?* (*Joan.*, VI, 61.)

(3) "Je n'ai rien à augmenter ni à diminuer à mon discours; je n'y veux rien ajouter, ni je n'en puis rien rabattre: prenez maintenant votre parti: je ne veux point de disciples qui n'aillent jusque-là, et je mets leur foi à ce prix". (Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, la Cène, XLe jour.)

et délicieuse de vos âmes. Mais de même que, pour savourer certains fruits, il faut briser une rude écorce, écarter de dures épines, ainsi pour vous incorporer le pain de vie, il faudra d'abord renoncer au témoignage de vos sens, humilier votre orgueil. Vous devrez vous faire petits comme les enfants qui boivent le lait de leur mère en toute confiance.

*
* *

Le scandale des capharnaïtes est encore le scandale de certains intellectuels et des modernistes, quand nous leur présentons le Sacré Cœur de Jésus.

Et pourquoi ne voulez-vous pas reconnaître le Sacré Cœur de Jésus ? Notre Seigneur a-t-il donc été contre les traditions de l'humanité quand il a montré son Cœur pour faire comprendre son amour ? Certes, je connais les controverses des savants sur le point de savoir si le cœur est l'organe des sentiments ou si ce n'est pas plutôt le cerveau. Je sais que les matérialistes, en vue de combattre et de ridiculiser un culte si cher à notre piété, ont déclaré que le cœur de l'homme n'est qu'une pompe aspirante et foulante. Il reçoit le sang des veines qui vient se retremper en lui comme dans sa source, pour être ensuite refoulé par les artères jusqu'aux extrémités du corps. Mais je sais aussi que, lorsque je sens mon cœur battre dans la joie ou se resserrer dans la tristesse, que lorsqu'il bat plus vite sous le coup d'une émotion ou lorsqu'il me laisse haletant dans l'angoisse, je ne suis pas le jouet d'une illusion. Claude Bernard, le prince de la physiologie, me déclare que c'est bien mon cœur qui est la cause de toutes ces impressions. De telle sorte que je puis dire que tous les sentiments retentissent au cœur. Si bien que si le cœur n'en est pas l'organe propre, il est du moins le centre où ils se manifestent. C'est pour cela qu'on a toujours tenu le cœur pour la partie noble du corps humain. Et, parce que le cœur des grands saints ou des grands hommes a palpité sous l'influence de sentiments plus héroïques, plus nobles, plus généreux, on a toujours tenu leurs cœurs en vénération. N'était-ce pas par une intuition qu'ils ne raisonnaient pas que les païens ouvraient les victimes pour examiner leur cœur et y chercher des présages

favorables à leurs désirs ? Et on ne voudrait pas, ô Cœur divin de Jésus, qui avez battu du plus sublime amour pour nous, qui avez été resserré et gonflé tour à tour par l'ingratitude dont vous étiez l'objet, ou les élans de votre tendresse, qui avez été percé par la lance du soldat, on ne voudrait pas que nous vous vénérions avec respect, que nous cherchions à lire dans vos battements les sentiments que vous avez pour nous ? Et, puisque vous êtes tout entier, ô Jésus, dans la sainte Eucharistie, pourquoi trouve-t-on étonnant que nous y allions adorer votre Cœur, objet de notre culte, en même temps que symbole expressif de votre amour pour nous(1) ?

Dans la divine Eucharistie, le Cœur de Jésus nous aime comme on aime dans la race humaine (2), non pas comme les anges s'aiment entre eux. L'amour des anges est purement intellectuel. Celui des hommes est sensible. Assurément, il est précédé de la connaissance de l'esprit, mais il s'exerce et se manifeste par des sentiments, des affections, des émotions. Nous sommes des êtres affectifs. Le Cœur de Jésus, qui est un cœur d'homme, est rempli de tous les plus grands, les plus nobles, les plus purs et les plus généreux sentiments, et il les fait découler et rayonner en nous quand nous voulons bien nous approcher de lui. La bienheureuse Marguerite-Marie et quelques autres saints privilégiés ont été admis à approcher leurs lèvres du côté ouvert de Jésus, comme pour y boire à la coupe de vie et de sainteté. Ces faveurs symboliques avaient pour but de nous faire comprendre que nous devons aller chercher la vie surnaturelle, la vie de la grâce, à la source qui a été mise à notre portée (3). Le Cœur de Jésus nous appelle, c'est de lui qu'est montée aux lèvres du Sauveur cette tendre invitation : "Venez à moi, vous tous qui êtes sous le poids de la fatigue et de la peine, et je vous referai." La vie eucharistique du Cœur de Jésus, en ce qui nous concerne, est tout entière dans ces paroles. Allons donc

(1) *Amor Christi in ipso corde materiali demonstratus.* (Ferd. Tetamus.)

(2) *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis.* (Os., XI, 4.)

(3) *Vigilanti verbo Evangelista usus est, ut non diceret: Latus ejus percussit, aut vulneravit, aut quid aliud, sed aperuit; ut illic quodammodo vitæ ostium panderetur.* (S. Aug., *Tract. CXX in Joan.*)

à lui. Il aime; nous contemplerons son amour, nous le méditerons, nous chercherons à en mesurer les dimensions, et toute notre vie n'y suffira pas; nous nous efforcerons d'entrer dans le détail des vertus admirables qui sont la floraison de cet amour immense. Nous verrons le Cœur de Jésus toujours en acte d'adoration pour nous devant son Père. C'est son suprême bonheur de lui présenter constamment l'humanité résumée en lui dans tous ses instincts les plus nobles, dans tous ses sentiments les plus saints; comme s'il lui disait: O Père! la création première vous a été infidèle, le premier homme a trahi votre attente et son devoir. Vous m'avez fait, nouvel Adam, comme une revanche de votre amour frustré. Me voici, regardez ce Cœur brûlant et palpitant. Ce n'est plus l'orgueil, la révolte, la sensualité du premier homme qui le font battre. C'est l'humilité, la dépendance, la soumission de l'homme nouveau que je vous offre. Ne regardez plus mes pauvres frères coupables dans leur misère; voyez-les en moi, renouvelés, régénérés, pardonnés. Prenez plus de gloire, plus d'hommages, plus d'adorations que vous n'avez reçu d'outrages. C'est ainsi que l'adoration du Cœur de Jésus répare tout, compense tout, et que toute justice est accomplie à l'égard de Dieu.

*
* *

Il est plus aisé au Cœur de Jésus de donner satisfaction à son Père, toujours prêt à accueillir ce qui lui vient du Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances, que de contenter ses propres désirs à l'égard des hommes orgueilleux et ingrats, que le démon s'efforce de retenir loin de lui et que leur bassesse native rend souvent sourds à ses appels d'amour et de miséricorde. Aussi bien le Cœur divin demeure dans un état perpétuel de sacrifice pour les hommes. S'il est l'autel sur lequel s'offrent sans cesse au Père l'holocauste de l'adoration, le sacrifice de louange et de reconnaissance, il est aussi le propitiatoire d'où monte sans cesse la voix du repentir et les actes de la pénitence pour apaiser la justice divine; comme aussi la lyre de la prière sans cesse en vibration sous le souffle qui monte de toutes les supplications de la détresse humaine. Oui, le Cœur de

Jésus, dans la divine Eucharistie, c'est toujours le cœur sacerdotal de la nouvelle loi qui offre à Dieu les sacrifices saints et sauveurs. Il est dans une incessante activité d'amour, et en même temps qu'il se fait notre médiateur dans nos relations nécessaires avec Dieu et qu'il supplée par les inépuisables richesses dont il est plein à la pauvreté et à l'insuffisance de nos dons, de nos hommages, de nos expiations et de nos prières, il se tient au milieu de nous comme notre modèle et notre maître pour nous donner les leçons efficaces de la vie chrétienne. Nous sommes orgueilleux par nature: il nous montre en lui l'humilité parfaite; nous sommes volontaires et insoumis: il nous fait voir l'obéissance toujours maîtresse de sa vie eucharistique comme elle l'avait été de sa vie sur la terre; nous sommes cupides et ambitieux: il demeure pauvre sous les voiles de l'hostie comme dans les langes de sa crèche; nous sommes sensuels et voluptueux: il nous apparaît couronné d'épines et percé par la lance du soldat; nous sommes égoïstes et durs: lui s'oublie jusqu'à se faire tout à tous et il n'a que des paroles de compassion et de bonté pour tous ceux qui souffrent; nous sommes susceptibles et emportés: il excuse les faiblesses de ses amis et traite avec douceur ceux qui l'outragent, le trahissent ou le persécutent. Nous pouvons donc aller à lui en toute confiance, il a des leçons pour tous. Maître incomparable, avec les exemples et les enseignements il donne abondamment les grâces pour les mettre en œuvre. Il est aussi médecin; il guérit les maux qu'on lui montre, panse les plaies qu'on lui découvre. Enfin il est ami puissant, tendre et fidèle, auquel on peut confier les misères, les chagrins, les secrets douloureux. Il a toujours, en toute occasion, des secours, des encouragements, des consolations. Dites, vous tous qui avez une expérience déjà longue de la vie, lorsque vous avez eu le courage de sortir de vous-même, lorsque vous avez fait taire vos pensées orgueilleuses, lorsque vous vous êtes arrachés aux liens de la chair et aux séductions du monde pour vous approcher de Jésus, de son cœur, dans la foi, la sincérité et la confiance, n'avez-vous pas été éclairés, instruits, fortifiés, corrigés, apaisés, consolés selon le besoin de votre âme ?

Notre temps est mauvais. Fut-il jamais un temps exempt de malice ? Non, parce que le péché est toujours dans le monde. Mais lorsque l'enfer semble déchaîné; lorsque l'orgueil des méchants triomphe sur toute la terre; lorsque l'impiété ne garde plus de mesure dans ses blasphèmes; lorsque toutes les puissances du jour semblent conspirer contre l'Eglise et son chef vénéré, contre la religion et ses saintes pratiques; lorsque les institutions les plus saintes servent d'enjeu à une ambition méprisable; lorsque l'âme même des enfants, respectée par le paganisme (1), est en butte à toutes les tentatives de la perversion, ne serait-on pas tenté de s'écrier: C'en est fini, le scandale est à son apogée; mon Dieu, votre nom va périr sur les lèvres des hommes!

Non, chrétiens, c'est l'épreuve voulue de Dieu pour ses fidèles; c'est la tempête qui doit faire tomber les branches mortes; c'est la persécution qui doit ranimer les courages; c'est le sacrifice qui a pour but de nous détacher des choses périssables; mais soyez sans crainte: Jésus paraît dormir, son cœur veille(2). Qu'est-ce que la vaine agitation du monde devant Dieu? La barque de l'Eglise flotte toujours, guidée par son pilote admirable, le Souverain Pontife. Imitons sa sérénité, partageons sa foi, mettons comme lui toute notre espérance dans le Christ et croyons que le Sacré Cœur de Jésus règnera, malgré ses ennemis, ainsi qu'il l'a promis à Marguerite-Marie (3). Mais il dépend de nous de hâter ce règne de l'amour et de la miséricorde. Il faut pour cela exaucer les demandes du Cœur de Jésus. Nous devons l'honorer publiquement, célébrer sa fête, entourer ses autels et ses statues d'hommages, communier avec ferveur, faire des amendes honorables. Le Sacré Cœur de Jésus, c'est notre signe assuré de victoire, en lui seul est notre salut et celui de la société. Aimons-le vraiment et ayons toute confiance dans l'avenir.

(à suivre)

(1) La maxime si connue: *Maxima debetur puero reverentia.*

(2) *Ego dormio et cor meum vigilat.* (*Cant.*, v. 2.)

(3) "Ne crains rien, je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y voudront opposer". (Vie écrite par elle-même, no 95, *Vie et œuvres*, t. II, p. 104.

SUJET D'ADORATION

Le "Pater" médité devant le T. S. Sacrement

QUATRIEME DEMANDE

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

Troisième Méditation

Par cette demande, nous l'avons vu, nous sollicitons de Dieu tout d'abord le pain de l'âme, c'est-à-dire la sainte Eucharistie qui résume en elle tous les moyens de sanctification, qui préserve notre vie spirituelle, l'accroît progressivement et lui donne d'atteindre son terme, c'est-à-dire la gloire éternelle.

Mais cette vie surnaturelle, notre vraie grandeur, notre vraie richesse, est entée sur la vie naturelle et dépend de celle-ci en quelque mesure, en ce sens à tout le moins, que signifie le proverbe bien connu: *mens sana in corpore sano*: pour que l'âme puisse exercer plus normalement ses fonctions supérieures, elle a besoin que l'instrument dont elle doit se servir, le corps, ait ce qui lui est nécessaire.....

Et c'est pourquoi l'homme peut désirer légitimement les biens nécessaires à sa subsistance et donc les demander à Dieu, puisque, dit saint Augustin, il peut demander tout ce qu'il peut désirer, *hoc licet orare quod licet desiderare*.

I. — Adoration.

Panem: Ce que Jésus nous enseigne à demander, pour ce qui regarde notre vie naturelle, c'est le pain seulement, *panem*, et par ce pain, il faut entendre avec tous les interprètes, et,

en particulier, saint Thomas d'Aquin, ce qui est nécessaire à chacun de nous, pour l'entretien de sa vie naturelle, selon la condition où Dieu l'a placé

Et quel est le nécessaire pour le chrétien? Saint Paul nous l'indique: Nous nous tenons pour satisfaits dès que nous avons la nourriture et le vêtement: *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus* (I Tim., VI, 8). Et saint Jérôme répète après saint Paul: Le vivre et le vêtement, voilà quelle doit être toute la richesse du chrétien: *Victus et vestitus divitiæ christianorum*. Donc ce que Notre Seigneur nous enseigne à demander, ce ne sont pas les délicatesses de la vie, les choses superflues ou exquisés, mais le pain sans lequel nous ne pouvons vivre.

Ce nécessaire, il importe de le remarquer, varie suivant les conditions sociales dont la diversité, en tant qu'elle est voulue de Dieu, et donc légitime, produit des états de vie différents: c'est ainsi que, pour employer la comparaison même de saint Thomas d'Aquin, le simple soldat n'est pas vêtu comme l'officier, ni le clerc comme l'évêque; l'officier et l'évêque peuvent légitimement demander à Dieu ce qui leur est nécessaire raisonnablement pour tenir leur rang social; le désordre est ici de demander et de désirer ce qui appartient à une situation sociale plus élevée que celle où nous a placés la Providence.

Nostrum — C'est notre pain que nous demandons à Dieu, c'est-à-dire le pain que nous avons gagné par notre travail, le pain qui nous vient légitimement de l'usage de notre activité; notre pain, celui que nous demandons, c'est selon l'expression du P. Monsabré, un pain de justice.

La loi du travail a été promulguée par Dieu au paradis terrestre: Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front: *in sudore vultus tui vesceris pane tuo*; c'est une loi pénale, à la fois satisfactoire et préservative, qui s'impose à tous les hommes, sans aucune exception. C'est un joug qui pèse sur tous les enfants d'Adam, dit l'Ecclésiastique, depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui rampe dans la poussière; depuis ceux qui portent la couronne et la pourpre jusqu'à ceux qui

ne sont vêtus que d'un lin grossier. (XL, 1-3.) Aussi saint Paul déclare-t-il aux Thessaloniens: Celui qui ne veut pas travailler n'a pas le droit de manger: *Si quis non vult operari, nec manducet.* (II Thess., III, 10).

La richesse ne dispense pas du travail. Mon âme, disait le riche de l'Évangile, en contemplant ses richesses, me voilà à l'aise pour plusieurs années, donc repose-toi: *Anima, habes multa posita in annos plurimos, requiesce.* Mais Dieu le traite d'insensé: *stulte.*

Les conditions sociales plus élevées ne dispensent pas du travail: la nature des œuvres change, l'obligation du travail, bien loin de diminuer, ne fait qu'augmenter, car plus une condition est élevée, plus elle a de grandes obligations à remplir.

“Mais il est infiniment plus onéreux à un seul de travailler pour tous qu'à tous de travailler pour un seul.”

☒ *Docens nos petere panem, non alienum.* C'est notre pain que Notre Seigneur nous enseigne à demander, dit saint Thomas d'Aquin, non le pain d'autrui, c'est-à-dire le pain honnêtement gagné, et non celui que nous prélevons par l'injustice et la spoliation sur le travail des autres; il en est qui, dans l'acquisition des choses temporelles, molestent les autres et leur font tort; ceux-là, s'ils prient encore, n'ont pas le sens de la prière qu'ils adressent à Dieu.

Da: donnez-nous. Nous confessons donc dans notre prière que c'est de Dieu que nous tenons les biens de la terre; que c'est à sa providence que nous devons faire remonter et la fertilité des champs et le succès des entreprises. C'est un grand mal, dit saint Thomas d'Aquin, quand l'homme s'enorgueillit de ses richesses et ne confesse pas que tout ce qu'il possède, il le tient de Dieu. Dieu connaît bien tous nos besoins: *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis*, et il les satisfait, en ceux-là même qui ne le lui demandent pas; il fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons: *Solem suum oriri facit super bonos et malos*; mais celui qui mange son pain quotidien sans l'avoir demandé à Dieu et sans l'en avoir remercié, lui en devra un terrible compte au jour de ses justices.

Nobis. Le *Pater* nous initie à la véritable, à la sainte solidarité humaine. Dès ses premiers mots, il nous rappelle, comme nous l'avons médité, que Dieu est notre Père commun et que, dès lors, nous devons nous aimer comme des frères, et nous vouloir, et nous faire les uns aux autres tout le bien qui nous est possible. Dans cette demande que nous méditons, Notre Seigneur nous apprend à ne pas demander pour nous seuls, comme des égoïstes, mais à demander aussi pour tous. Mais quand notre prière est sincère, il ne se peut qu'elle ne se complète par l'exercice de la charité selon nos moyens; car l'ordre voulu par la Providence est que ceux auxquels elle accorde plus que le nécessaire se considèrent comme ses mandataires auprès de ceux qui n'ont en partage que la pauvreté, la souffrance ou la maladie. Et ce devoir de secourir ses frères dans le besoin n'est point un devoir de perfection auquel on puisse se soustraire, sans grand dommage spirituel; c'est un commandement formel: Les pauvres ne manqueront jamais autour de vous, c'est pourquoi je vous ordonne, *præcipio tibi*, d'ouvrir votre main à votre frère pauvre et dans le besoin: *Ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi...* (Deut., XV, 11.) Ce n'est pas assez pour le chrétien de pratiquer parfaitement la justice, il doit y joindre la charité, car quoi qu'en disent les réformateurs modernes, la justice est impuissante à remédier à tous les maux, il en est qui ne sont pas de son ressort.

Quotidianum. Hodie. C'est le pain d'un jour, du jour même que Notre Seigneur nous enseigne à demander; par là, il nous rappelle, en un terme concis, les enseignements de l'Evangile: Je vous le dis, ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps comment vous le vêtirez..., les gentils s'occupent de ces choses, mais votre Père sait que vous en avez besoin... Ne vous inquiétez pas pour lui-même; à chaque jour suffit sa peine: *Cuique diei sufficit malitia sua.* (Math., VI, 25 et s.)

Ce que Notre Seigneur nous interdit, ce n'est pas une sage prévoyance, à coup sûr, mais la sollicitude inquiète, blessante pour sa providence, nuisible à nos intérêts spirituels, parce

qu'elle absorbe toute notre vie et toute notre activité dans la préoccupation d'assurer un avenir qui ne nous appartient pas.

N'est-il pas vrai, qu'en quelques mots, notre divin Sauveur, notre Docteur, a résumé, a condensé tous les préceptes et tous les enseignements relatifs à cette partie de la morale qui tient une si grande place dans les préoccupations des hommes, dans les études des moralistes et des sociologues ?...

Il y a dans ces quelques mots, tout le code de la véritable fraternité. Jésus, la sagesse infinie qui nous a enseigné cette prière reste présent dans son Eglise, pour lui inspirer, suivant les temps, les commentaires qu'elle nous en donne, et il est présent dans le tabernacle pour nous en donner à toute heure l'intelligence, selon nos besoins du moment. Adorons-le comme la Sagesse infinie, le Docteur qui a seul la solution de tous les problèmes, le seul qui ait eu le droit de dire: Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il possède la vraie lumière pour guider sa vie: *Ego sum lux mundi. Qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ.*

II. — Action de grâces.

Nous comprenons mieux encore toute l'ampleur de la demande que nous méditons, en considérant, à la manière d'un examen fait, aux pieds de Jésus, et dans la lumière qui rayonne du tabernacle, les vices et travers auxquels elle apporte un remède et qui sont précisément les vices, les difformités qui rongent les sociétés modernes et engendrent les guerres de classe et l'esprit révolutionnaire.

C'est d'abord le désir immodéré des jouissances, du luxe, de tout ce qui attache à la vie naturelle, et comme conséquence de la part de ceux qui ne possèdent pas, l'envie et la haine contre ceux qui possèdent, et de la part des riches et des puissants, le désir d'accroître sans cesse leur richesse et de fortifier leur domination.

Cette passion de la richesse, ces désirs insatiables des satisfactions qu'elle procure causent dans la société des maux qui

vont sans cesse grandissant : une partie de ceux qui possèdent, qui n'ont pas à se préoccuper du lendemain, ne connaît d'autre emploi de la vie que la jouissance sensuelle sous toutes les formes où le luxe peut la lui procurer, — et cette exhibition du luxe est en même temps et une provocation vis-à-vis du pauvre et une excitation de tous ses instincts mauvais ; la vue du luxe insolent qui s'étale dans les rues de nos grandes villes fait plus à coup sûr que la misère pour démoraliser le peuple. Et comme le luxe coûte cher, qu'il faut sans cesse réparer les brèches qu'il fait aux fortunes les plus solides, alors intervient l'agiotage et la spéculation qui établit des fortunes scandaleuses au détriment de l'épargne des humbles qui ne savent pas se défendre et que pousse, eux aussi pour leur malheur, le désir toujours trompeur des gros intérêts ; alors aussi la grande industrie, quand elle n'est pas inspirée par un esprit vraiment chrétien, rogne sur les salaires, crée les salaires de famine, en bénéficiant du besoin qu'a l'ouvrier de travailler à tout prix et grossit ainsi injustement ses bénéfices.

Et l'ouvrier lui-même, par une convoitise inavouée, par la haine du patron, ne tient aucun compte des difficultés et des risques des entreprises où il collabore par son travail, se venge d'être ouvrier et non patron, par la diminution du travail effectif, et, par un usage le plus souvent malheureux et injuste du droit de grève, complique encore les difficultés que crée à la direction des entreprises dans tous les domaines, la concurrence internationale.

D'un côté comme de l'autre, le désir de s'enrichir ou l'envie et la haine de qui s'enrichit fausse et même détruit tout sentiment de justice et crée les conflits sociaux.

Le Pape Léon XIII, dans son Encyclique *Rerum novarum*, dit que la question sociale est avant tout une question morale et que donc c'est l'Eglise qui en détient la solution. Et, en effet, partout où il y a de vrais chrétiens qui s'inspirent de l'Evangile et des enseignements de l'Eglise, et qui répètent chaque jour non seulement des lèvres, mais intérieurement, avec toute leur signification les paroles du Pater : *Donn ez-nous notre pain*, il n'y a plus de question sociale, en ce sens

que l'inégalité sociale est acceptée comme une loi divine et que le vrai nivellement s'opère par la charité et au banc de communion.

Toutefois, si les vrais chrétiens, les chrétiens pratiquants, ceux qui pensent à leur salut et veulent l'atteindre, sont préservés de ces excès de la cupidité et des injustices graves qui en sont le fruit, ne paient-ils pas, malgré tout, pour leur part, quoique à un moindre degré, un tribut à la passion de posséder ? Combien, s'ils sont probes et justes, n'évitent pas la sollicitude inquiète, le désir de faire fortune, quoique par des moyens honnêtes ? Combien ne sont jamais contents de ce qu'ils ont, mais veulent toujours accroître leur avoir, ce qui, en tant que préoccupation dominante, ne peut avoir lieu qu'au détriment des intérêts autrement précieux de l'âme et de l'éternité ? Notre Seigneur, cependant, par tout l'ensemble de sa loi, nous prêche la modération des désirs temporels, et le Saint-Esprit, par la bouche du Sage, établissait la mesure que ne doivent pas dépasser nos désirs quand il faisait cette prière, qu'on peut bien rapprocher de celle de Notre Seigneur, puisqu'elle a même origine divine : Ne me donnez, ô mon Dieu, ni la richesse ni la pauvreté, mais accordez-moi seulement pour l'entretien de ma vie ce qui m'est nécessaire : *Divitias et paupertatem ne dederis mihi, sed tantum victui meo tribue necessaria* (Prov., xxx, 8).

Et cependant, il y a dans la trop grande avidité de fortune, pour le chrétien, plus qu'une faute contre les principes de la foi ; il y a trop souvent aussi une faute de scandale. Que celui qui ne croit à rien et n'attend rien au delà de la terre, s'accroche à la vie naturelle, lui demande, au moins par le désir, toutes ses joies, tous ses plaisirs, on le comprend, mais le chrétien, mais le prêtre, mais le religieux ! tous ceux qui savent et croient qu'ils n'ont pas ici-bas de demeure permanente, qu'ils ne font que passer et qu'ils n'emporteront rien ! Comment convaincre l'incrédule, le persuader du néant des choses de la terre, quand regardant autour de lui ceux qui prient, il peut répondre : Ils aiment autant l'argent que moi !

Un autre défaut, trop fréquent aussi, c'est l'ingratitude envers Dieu, pour ses dons et la sollicitude avec laquelle il nous assure les biens nécessaires à la vie. Théoriquement, nous savons bien et nous confessons que tout bien vient de Dieu, le Père des lumières, comme dit l'Apôtre; mais pratiquement que reste-t-il de cette croyance de notre esprit, qu'en descend-il dans la pratique de notre vie?

La preuve que nous comptons beaucoup plus sur nous-mêmes que sur Dieu, pour nous assurer le pain de chaque jour, c'est cette inquiétude du lendemain à laquelle si peu savent se soustraire.....

Humilions-nous aux pieds de Jésus de n'être pas du petit nombre de ceux dont l'Apôtre a dit que «leur conversation est dans le ciel», et prenons la résolution de ne plus réciter la quatrième demande du *Pater* sans nous renouveler dans la modération des désirs et dans l'abandon à la Providence de Dieu.

III. — Réparation.

Saint Augustin, parlant de la perfection chrétienne, dit que le venin de la charité est la cupidité, et que, à l'inverse, la perfection de la charité, c'est de n'avoir plus aucune cupidité: *Venenum charitatis est cupiditas; perfectio, nulla cupiditas.* La cupidité des choses terrestres et la charité sont donc en opposition absolue et tendent sans cesse à se détruire l'une l'autre; développer la charité en soi, c'est combattre avec succès la cupidité; se laisser dominer par la cupidité, c'est perdre la charité, c'est-à-dire le ciel. Et la raison nous en est donnée par Notre Seigneur lui-même: Nul ne peut servir deux maîtres; vous ne pouvez pas en même temps servir Dieu et Mammon, le dieu de l'argent: *Nemo potest duobus dominis servire* (Matth., VI, 24).

Si donc, comme tous les enfants d'Adam dont le prophète disait que, du petit au plus grand, ils se laissent tous dominer par l'avarice — *a minimo usque ad maximum omnes avaritiam sequuntur* (Jerem., VIII, 10), — si nous sentons que le feu de la

cupidité brûle toujours en nous, retournons-nous vers Dieu et demandons-lui son amour qui nous arrachera à la fascination des faux biens, et pour nous enflammer de cet amour, venons le puiser à sa source intarissable, dans le Cœur de Jésus, en son sacrement, dans la sainte communion.

L'Eucharistie est, par excellence, le sacrement de l'amour, de sorte qu'en demandant à Dieu de nous donner notre pain quotidien, au sens premier de la demande, c'est-à-dire la communion quotidienne, nous nous mettons en mesure de demander utilement notre pain corporel, et de le demander, comme Notre Seigneur l'a voulu, c'est-à-dire avec la modération et l'abandon que nous avons considérés plus haut. Ainsi c'est le premier sens de cette quatrième demande qui précise le second: la communion, surtout la communion quotidienne, nous donne l'amour ardent de Jésus, et avec cet amour vivant au cœur, la cupidité, l'amour désordonné des biens terrestres, ne peut plus subsister dans l'âme.

Mais d'ailleurs la sainte communion combat directement en nous la cupidité dans sa source, qui est l'amour désordonné de nous-même et l'oubli de notre véritable condition et de notre destinée.

L'Ecclésiastique nous dit que l'orgueil est le principe, le commencement de tout péché: *initium omnis peccati superbia*. Et le principe, le point de départ de l'orgueil, c'est la séparation de Dieu, *initium superbiae hominis, apostatare a Deo* (Eccles., X, 14-15), c'est, comme le dit saint Augustin, laisser le bien et le principe commun, pour se faire et être à soi-même son propre principe: *Relicto communi principio sibi ipsi fieri atque esse principium*.

Mais dès que l'homme se concentre en lui-même, se fait sa propre fin, il sent le besoin d'agrandir, d'amplifier sans cesse ce *moi* qui est l'unique objet de son culte, et comme il s'imagine, selon la forte expression de Bossuet, s'ajouter vraiment à lui-même "tout ce qu'il s'applique par le dehors", il veut la puissance, la richesse, les plaisirs, le luxe qui en est la manifestation et qui, disait le P. Félix, "à l'orgueil pour père, la sensualité pour mère, et dont la cupidité est comme la nourrice", en ce sens que la richesse engendre les cupidités effrénées.

Le nombre de ceux qui aiment l'or pour lui-même, des véritables avares, est relativement restreint, mais immense est le nombre des cupides, de ceux qui veulent l'or pour la jouissance et pour la grandeur factice que produisent les splendeurs du luxe! La cupidité, l'amour désordonné des richesses vient donc, en dernière analyse, d'un amour désordonné de soi-même, de l'oubli ou de la méconnaissance de la fin dernière, de cette parole si expressive de Notre Seigneur: Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? La cupidité domine dans l'âme dès qu'elle n'a plus la foi ou qu'elle ne vit pas de la foi, qu'elle n'a pas l'esprit de foi.

Et dès lors, pour combattre en l'âme les tendances naturelles qui la poussent à poursuivre sans mesure les biens terrestres, il faut la replacer sous le joug de la foi, fortifier sa foi, la rendre vivante et agissante. C'est ce que fait excellemment la sainte communion.

L'Eucharistie est déjà, par elle-même, par sa seule présence un rappel éclatant du surnaturel. Il est impossible de regarder l'Eucharistie, à moins que ce ne soit d'un regard machinal et inconscient, sans se souvenir que l'Eucharistie, c'est Jésus-Christ notre Dieu; la genuflexion que fait le chrétien, en passant devant le tabernacle, la lampe qui brûle auprès de l'autel, lui rappellent cette présence; mais par l'association des idées, l'Eucharistie lui représente la Croix, Dieu descendu ici-bas, pour se faire homme comme nous, acquitter la dette que nous ne pouvions payer nous-mêmes et nous réouvrir le ciel. Jésus, notre Dieu, pour être là, dans le Tabernacle, a dû passer par le Calvaire, et le Calvaire nous dit le prix de notre âme et qu'il nous faut la sauver. La pensée de la mort, celle de l'éternité heureuse ou malheureuse que nous choisissons nous-mêmes, ce sont là des pensées si bien associées à la vue du crucifix ou du tabernacle, que l'indifférent lui-même ne les évite pas.

Mais la sainte communion fait plus que nous montrer notre Dieu, elle nous le donne dans l'acte de son suprême amour et elle nous configure à lui, dit saint Paul, par l'amour..... Nous transformant en lui, il nous fait aimer ce qu'il aime, haïr ce

qu'il hait; il consume donc en nous l'amour désordonné de nous-mêmes, source de toutes les convoitises, et nous détache par une conséquence nécessaire de tous les faux biens que le vieil homme convoite.

Mais si l'amour de Dieu, à mesure qu'il grandit en nous, expulse l'amour-propre, racine de toutes les concupiscences, il agit aussi puissamment pour développer en notre âme l'amour effectif, l'amour pratique du prochain, parce qu'il fait voir Jésus-Christ dans le prochain, parce que, en plus de la communauté d'origine naturelle entre tous les hommes, il fait apercevoir une autre communauté d'origine bien plus puissante sur le cœur, celle qui nous vient de ce que nous sommes tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ: *unum corpus multi sumus qui de uno pane participamus*; saint Paul tire son argument en faveur de cette union surnaturelle qui doit régner entre nous, comme existe l'union physique entre les membres d'un même corps, précisément de la sainte communion qui réunit au même banquet, dans une sainte égalité, nous nourrit de la même chair fortifiante, la chair de Jésus immolé, et fait couler dans nos veines le même sang, le sang du sacré calice, le sang précieux du Cœur de Jésus.

Et c'est pourquoi, la sainte communion est vraiment la *panacée* sociale, le remède à tous les maux qui viennent de l'antagonisme des intérêts, des passions, des convoitises, de ce particularisme, de cet individualisme, produit de l'amour-propre, du moi qui se fait centre de tout. On peut chercher d'autres remèdes aux maux qui répondent à cette formule: la question sociale; on trouvera peut-être des palliatifs, des remèdes empiriques, mais tant qu'on n'attaquera pas le mal à sa source: l'égoïsme, on ne le détruira pas; or on ne peut espérer triompher de l'égoïsme que par l'amour fort et généreux pour Dieu, et cet amour, seule la sainte communion, et la communion très fréquente peut le produire. Avec saint Augustin, contemplant les immenses bienfaits que la sainte communion apporte à l'homme, nous pouvons donc nous écrier: *O signum unitatis, o sacramentum pietatis, o vinculum caritatis!*....

IV. — Prière.

La prière que je dois vous adresser, ô Jésus, pour terminer cette adoration, doit être la même que celle que je vous faisais après avoir médité le premier sens de cette quatrième demande. Car enfin, puisque c'est votre Eucharistie qui seule peut produire en moi cette modération des désirs naturels, cet abandon tranquille à la divine Providence qui me donneront la paix en moi-même et dans mes relations sociales; puisque c'est la sainte communion qui seule peut mettre chacun de nous dans la disposition où il doit être pour dire du cœur et des lèvres, relativement aux biens temporels: Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien — il apparaît donc que le plus pressé, le plus urgent, donc votre première intention en nous enseignant cette prière, c'est que nous vous demandions d'abord la grâce de la communion quotidienne, bien assuré que toutes les autres nous seront données par surcroît.

Daignez donc, ô Jésus, rendre puissante et féconde la volonté de tous ceux qui travaillent dans le champ du père de famille, de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, ont charge de vous amener les âmes; faites que prédicateurs, confesseurs, maîtres, parents n'aient plus qu'une conviction, à savoir qu'avant tout, par-dessus tout, c'est la sainte communion, la communion quotidienne qu'il faut promouvoir, qu'il faut établir, dont il faut restaurer la pratique dans le peuple chrétien.

Faites que tous, dociles aux enseignements et aux directions de Celui qui vous représente ici-bas, dans le gouvernement de l'Eglise, mettent cette préoccupation, avant toutes les autres, poursuivent cette œuvre avant toutes les autres. Nombreux peut-être sont encore ceux qui ne comprennent pas assez que le salut de la société est uniquement là, que c'est la communion qui vivifiera toutes les entreprises, que sans la pratique de la communion les autres œuvres resteront humaines, donc stériles, donc impuissantes à soulever le poids d'égoïsme, de cupidité, d'individualisme, qui entraîne nos sociétés à l'abîme; que l'éducation elle-même ne fera jamais de véritables chrétiens que par l'Eucharistie; qu'à l'assaut terrible et comme suprême donné par les puissances du mal, il faut opposer le

Paroxysme d'effort de la puissance du bien, qui est en vous seul, ô Jésus, en votre Cœur eucharistique. Eclairiez, ô Jésus, tous ceux qui ne voient pas encore assez la vérité, entraînez toutes les volontés encore hésitantes, faites ce miracle de votre droite, de replacer le monde chrétien sur son axe véritable, la sainte communion quotidienne comme aux premiers temps de l'Eglise, et vienne la persécution, viennent les heures sombres prédites par vous comme signes avant-coureurs de la fin des temps, les chrétiens seront prêts tous pour combattre le bon combat s'il le faut, jusqu'au martyr qui sera dans l'avenir comme par le passé, la semence de nouveaux chrétiens et la plus éclatante glorification de votre nom que l'homme puisse vous offrir.

Albert BETTINGER, S. S. S.

La Dévotion à l'Eucharistie.

Sous ce titre, le *Messenger du Cœur de Jésus*, édition de France, vient de publier une remarquable étude sur les progrès croissants de la Dévotion à l'Eucharistie à notre époque, leurs raisons providentielles et les fruits merveilleux qui en résultent. Nous en extrayons les passages les plus saillants.

...Il est bien certain que si l'on pénètre un peu dans la vie des âmes catholiques telle qu'elle est en réalité, pour la masse en particulier, cette masse de bons prêtres et de bons chrétiens qui constituent le fonds de l'Eglise, l'Eucharistie, culte, pratique, dévotion eucharistiques, apparaîtront immédiatement à une place hors de pair et comme le vrai centre de toute cette vie religieuse. Ce qui trie du premier coup les véritables *fidèles*, c'est la messe du dimanche et le communion pascale; dimanches et fêtes se complètent par l'office du soir où, en fait, la bénédiction du Saint Sacrement tend à occuper à côté des vêpres une place de plus en plus considérable, souvent même prépondérante. Dans l'année liturgique l'*Adoration* perpétuelle, la fête du Saint Sacrement et sa procession, la première communion

solennelle sont parmi les solennités principales; Pâques même devient, dans une certaine mesure, la fête de la communion officielle annuelle des catholiques pratiquants; le catéchisme paroissial est tout entier orienté vers la préparation à la communion privée ou solennelle. De plus en plus, depuis les décrets de Pie X surtout, la communion devient le centre et le ressort de toute la formation religieuse des enfants et des jeunes gens; messes d'enfants, communions fréquentes organisées pour eux et leurs aînés, ce sont les principaux moyens de créer et développer la vie chrétienne dans leurs âmes.

Si de la pratique on se tourne vers la théorie, on sera frappé du nombre des Revues et publications Eucharistiques, des Congrès Eucharistiques s'échelonnant depuis les simples réunions cantonales jusqu'aux assises internationales des grands Congrès de Londres, Vienne, Montréal, Madrid et Lourdes; dans les revues, les Congrès, les livres grands ou petits, ce sont tous les aspects du dogme, du culte, de la dévotion eucharistique qui sont mille et mille fois étudiés avec des talents et des compétences inégales, mais toujours avec le même amour et aussi la même conviction profonde que là est la source et le centre de toute la vie catholique.

Faut-il parler aussi des œuvres innombrables et si diverses dont l'Eucharistie est le centre: congrégations religieuses spécialement consacrées à son culte, œuvres d'adoration, de préparation, ligues de communiantes ?

*
* *

Il est manifeste que nous assistons dans l'Eglise à une efflorescence magnifique de la dévotion à l'Eucharistie, si magnifique même que d'aucuns, peut-être même d'excellents catholiques, auront été tentés d'en trouver les manifestations exubérantes. Plus d'un, plein de respect et d'amour pour le Saint Sacrement, aura été pris de quelque hésitation et tenté de regarder en arrière vers la piété, lui semblait-il plus austère et plus sobre d'autres temps, de se demander s'il n'y avait pas là, en plus de la vraie et saine dévotion, je ne sais quel engouement

qui risquait de changer le courant traditionnel de la piété chrétienne.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'apologétique et de justifier l'Eglise : aux yeux de la foi un mouvement qui soulève et entraîne ainsi tout le peuple chrétien sous la conduite de ses chefs se justifie par lui-même. Mais il peut n'être pas inutile à notre piété de nous remettre brièvement sous les yeux en quoi tout ce développement de la dévotion Eucharistique sort des principes mêmes de la vie chrétienne et n'est qu'une intelligence plus entière de la place vraie du Saint Sacrement dans l'Eglise.

*
* *

Qu'il y ait eu un réel développement de la *dévotion* Eucharistique, le fait n'est pas niable. Sans doute, dès le début, dès les temps apostoliques, l'Eucharistie est le grand acte du culte autour duquel va se développer toute la liturgie chrétienne; dès l'origine, tous les fidèles communient quand ils assistent à la messe, et cette communion est le signe sensible, officiel, de leur union avec le corps de l'Eglise; dès le début, aussi, nous les voyons communier chez eux ou dans les prisons pour trouver, dans cette nourriture, la force de leurs âmes; et ce nous est une joie profonde, dans notre amour pour l'Eucharistie, de nous sentir, à travers dix-neuf siècles, en si pleine communauté de sentiments avec nos frères de la primitive Eglise. Mais, comme le dogme Eucharistique a eu son développement, de même la dévotion à l'Eucharistie a eu aussi le sien. La fête du Très Saint Sacrement ne date, on le sait, que du treizième siècle, les processions et bénédictiones du Saint Sacrement sont des cérémonies relativement récentes dans la liturgie catholique, les expositions et adorations publiques le sont plus encore. Pour essayer même de préciser davantage, on pourrait peut-être dire que le développement s'est fait surtout dans deux directions principales.

Il y a eu, d'abord, un sentiment plus vif de la présence réelle, *permanente* de Jésus dans le tabernacle; cette présence on y a toujours cru, mais peu à peu on est arrivé à mieux *réaliser* ce qu'elle est; le tabernacle et son hôte sont devenus, même en dehors de la messe et de la communion, un objet de

dévotion plus vive et plus explicite; de là les longues et silencieuses visites au Saint Sacrement, les journées et les nuits d'adoration, les expositions et les bénédictions solennelles, les honneurs extraordinaires des grandes processions. Dans les vieilles basiliques romaines, au temps des Pères et du haut Moyen âge, nous ne trouvons rien de tout cela: le Saint Sacrement est conservé pour être porté aux malades, mais colombes, pyxides et tabernacles n'apparaissent pas avec le relief qu'a le tabernacle dans la plupart de nos églises modernes.

En second lieu, et comme conséquence, s'est développé ce qu'on pourrait appeler le côté personnel et ascétique de la dévotion au Saint Sacrement. Toujours et très clairement on a cherché dans l'Eucharistie, suivant la doctrine si nette du Christ lui-même, la nourriture de l'âme entretenant et développant sa vie surnaturelle, une nourriture transformant les chrétiens en lions, suivant le mot de saint Chrysostôme, pour lutter contre les ennemis de leur salut. Mais plus peut-être aujourd'hui qu'autrefois les chrétiens vont chercher dans la communion la personne même du Christ, maître, lumière et médecin de leurs âmes; la communion reste un acte de culte, dans la messe le prêtre remplit toujours, avant tout, la fonction publique de son sacerdoce, mais davantage prêtres et fidèles vont chercher dans le Saint Sacrement le ressort de leur vie intérieure, le grand moyen de tendre à la perfection chrétienne de la vie morale. Qu'on note le développement pris par l'usage, pour chaque prêtre, de célébrer la messe chaque matin, par les communions particulières aux messes privées, ou même en dehors de la messe; que l'on compare ces usages à ceux du haut Moyen âge ou même de l'Orient actuel, que l'on se rappelle les vies des Pères du Désert passant dans la solitude si longtemps sans communion, ou plus près, au Moyen âge, les communions si rares de saints laïques et religieux, et qu'on en rapproche les communions fréquentes et quotidiennes où tant de jeunes gens vont, à la hâte, un matin d'une journée de travail trouver la force de rester chastes, souvent même de le redevenir après avoir cessé de l'être. Cette tendance à chercher davantage dans la communion un remède, un principe de vie plus chrétienne, et cela par le

contact tout direct, tout personnel qu'elle nous donne avec le Christ, cette tendance existait depuis longtemps dans la piété chrétienne, et les admirables instructions de Pie X n'ont fait que l'accentuer et la préciser.

A y regarder d'un peu près, du reste, tout ce développement de la dévotion à l'Eucharistie n'est que la suite toute naturelle d'un autre développement, de ce progrès si remarquable de la dévotion personnelle, tendre et passionnée à la sainte humanité du Christ que l'on note comme une des caractéristiques de la piété catholique au Moyen âge; comment cet amour délicat, prévenant, tout intime pour Jésus ne se serait-il pas attaché éperdument à la présence de ce maître auprès de nous? Comment ces âmes qui, dans leurs faiblesses et leur misère, se jettent aux pieds du divin crucifié, s'attachant à lui et à sa croix pour être sanctifiées par ce contact, ces âmes négligeraient-elles de chercher le remède à leurs maux dans l'union la plus réelle et la plus intime avec ce divin Maître? Qu'on relise le troisième et le quatrième livre de l'*Imitation*, qu'on médite simplement cette prière de l'*Anima Christi* que saint Ignace a popularisée, mais qui vient du Moyen âge, on verra que c'est le même mouvement qui pousse les âmes dans leur dévotion à l'humanité du Christ, dans leur dévotion à l'Eucharistie, comme il les poussera bientôt à la dévotion envers le Sacré Cœur.

Et c'est par là que nous touchons du doigt comment ce développement, que nous constatons historiquement dans la dévotion à l'Eucharistie, a son germe et son principe dans ce qui fait le fonds même de tout le christianisme. Car tout l'Evangile, toute l'œuvre du Christ et, en définitive, toute l'histoire du monde, vient se résumer dans les deux paroles de Jésus: *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondante* (Joan, 10.10) et: *Je suis la voie, la vérité et la vie, personne ne va au Père si ce n'est par moi* (Joan., 14.6).

*
* *

Après avoir ensuite montré l'action transformatrice de l'Eucharistie sur les âmes qui s'en approchent et qui surtout s'en nourrissent, l'auteur conclut ainsi:

Ce n'est évidemment pas par hasard, mais par un spécial dessein de la Providence, que le mouvement intense de dévotion eucharistique, suscité par les décrets de Pie X, s'est produit à la veille des grandes épreuves que nous traversons. Dieu a voulu fortifier les âmes au moment de la souffrance, et Il a voulu aussi à l'heure où cette souffrance, où les sacrifices et le voisinage constant de la mort allait remuer si profondément ces âmes, que le Christ du Saint Sacrement fût plus près d'elles pour se donner plus pleinement à elles. A nous d'entrer dans les desseins de Dieu, dans le plan que Jésus traçait lui-même dans le discours où il annonçait l'Eucharistie (Joan., 6). C'est Lui qui est le vrai pain des âmes, seul capable de les rassasier, de les fortifier, de leur donner une vie qui résiste aux coups mêmes de la mort et de les faire vivre éternellement. Toute autre nourriture est périssable et impuissante: le tout de l'homme est de travailler pour ce pain, de s'unir à lui, de le posséder d'abord par la foi, la foi complète qui croit et aime et se donne à Jésus, et aussi d'une manière plus intime et plus mystérieuse par cette manducation qui scandalisait les juifs, mais qui seule consomme l'union du chrétien avec le Christ, et, par le Christ, avec le Père, afin que comme le Christ et le Père ne sont qu'un, ainsi nous aussi, pauvres hommes, soyons dans l'unité bienheureuse du Père et du Fils pour l'éternité.

*Quantum potes tantum aude,
Quia maior omni laude,
Nec laudare sufficis.*

Tout ce que nous pouvons, osons-le pour louer, aimer, honorer ce divin Sacrement, pour vivre de Lui et nous unir à Lui, car il est au-dessus de toute louange et de tout amour, il débordera toujours toute place, si grande que nous la lui fassions dans notre vie.

“O Jésus, l'insigne bien de nos âmes et la vraie voie de la vie éternelle, aidez la faiblesse de notre foi à vous reconnaître dans l'hostie, réchauffez vous-même l'étincelle de votre amour que vous avez mise en nos cœurs pour vous y chercher, vous y trouver, vous y posséder à jamais.”

Joseph DE GUIBERT, S. J.

La Communion des Adultes

SIMPLES RÉFLEXIONS ET SUGGESTIONS. (1)

Comment répandre chez les adultes, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles, la pratique de la Communion fréquente et quotidienne ?

Le but poursuivi demande avant tout dans les âmes la conviction lumineuse, profonde et solide des principes qui fondent cette pratique, dans l'âme du prêtre d'abord, "lucerna ardens et lucens", puis dans l'âme des fidèles.

Devoirs du Prêtre.

Il importe que le prêtre connaisse parfaitement l'enseignement et la pratique de l'Eglise au cours des siècles, depuis la réunion des Apôtres au cénacle après l'Ascension jusqu'au décret de Pie X. Il importe qu'il étudie à fond la lettre et le sens des Saintes Ecritures telles que comprises par nos Pères dans la foi, qui les ont recueillies sur les lèvres du divin Maître ou sur les lèvres de ses premiers disciples. Il doit encore étudier, méditer, approfondir la théologie scholastique de l'Eucharistie, surtout dans St Thomas d'Aquin. C'est là, plus que dans les livres de vulgarisation, comme les sermons et les manuels de piété, qu'il doit former son esprit, son cœur et son âme de prêtre et d'apôtre de l'Eucharistie. Est-ce exagéré de dire que tout prêtre, qui, chaque jour, consacre, communie et distribue le pain de vie, doit être un spécialiste de la sainte Eucharistie ? L'étude des Saintes Ecritures lui fera connaître l'intention et le désir du divin Maître

(1) Nous devons à la bienveillance du Très Révérend Père E.-A. Langlais, O. P. ces suggestions marquées au coin de l'expérience. Elles nous ont été communiquées à l'époque de notre Congrès des Prêtres-Adorateurs. Chacun sait que, depuis, les éminentes qualités du Très Révérend Père l'ont désigné au choix de ses Supérieurs, pour remplir la charge importante de Provincial de son Ordre au Canada.

en instituant son sacrement d'amour. L'étude de la théologie lui en révélera les raisons profondes et le préservera de l'erreur ou de l'exagération.

L'étude historique sera pour lui comme une leçon pratique. Elle lui montrera que la communion fréquente (plusieurs fois par semaine) et quotidienne a toujours été l'idéal pratiqué, approuvé ou recommandé par l'Eglise. Les premiers chrétiens, sauf peut-être quelques exceptions, communiaient chaque jour ou chaque fois qu'ils se réunissaient pour célébrer les agapes ou les saints mystères. Ces réunions avaient lieu le dimanche. A l'époque de St Cyprien, au III^e siècle, la communion quotidienne ne fait aucun doute. Dans les siècles suivants elle commence d'être négligée par un certain nombre de fidèles; et le mouvement de fluctuation des chrétiens vers la sainte table devient comme une marée baissante. Bientôt la masse ne communie plus que très rarement; et la voix des Pères des Conciles particuliers et généraux se fait entendre afin de remonter le courant, imposant la communion une, deux, trois ou quatre fois par année, et exhortant à la recevoir plus souvent.

Causes de l'éloignement de la communion fréquente.

Il serait intéressant d'étudier les causes de cet éloignement et de les comparer à celles qui ont influé sur la pratique relâchée des siècles subséquents comme à celles que nous constatons de nos jours. Nous remarquerons qu'il suffit d'une légère transposition pour trouver entre elles une parfaite similitude.

Ces causes peuvent se diviser en trois classes:

1o — *Causes involontaires.* — Il y a des causes involontaires, v. g.: l'impossibilité de se réunir; l'habitude dans certaines églises de n'avoir que des réunions hebdomadaires; les occupations quotidiennes ou les devoirs d'état, qui ne pouvaient laisser à tous la liberté de se rendre aux réunions; l'éloignement, la maladie, etc.

2o — *Causes pénales,* — par exemple, les pénitences publiques qui privaient de la participation aux saints mystères, (c'est-

à-dire à la consécration et à la communion à la fois ou à la communion seulement) ceux qui s'étaient rendus coupables de quelques fautes graves.

30 — *Causes morales.* — Ces causes sont nombreuses et complexes: "L'ennemi des hommes, sachant quel est le fruit de la sainte communion et combien est grand le remède qu'y trouvent les âmes pieuses et fidèles, s'efforce en toute occasion et par tous les moyens de les en éloigner autant qu'il peut." (Imitation, IV, c. 10)

Les *passions* dérégées et rebelles, sources d'ignorance, causes d'indifférence et d'erreur. L'âme, circonscrite par l'horizon des choses sensibles, se matérialise. Le sensualisme, obscurcissant la foi et diminuant la charité, empêche d'apprécier et de goûter l'Eucharistie. La mollesse énerve la volonté et l'apathie la rend incapable de réagir.

L'*ignorance*, mère aussi de l'indifférence et de l'erreur, la négation de toute conviction.

Le *péché*, avec toutes ses occasions et toutes ses habitudes. Il éloigne de l'Eucharistie dans la proportion où il attire et tient l'âme captive. C'est le grand obstacle, le moyen direct dont le démon se sert pour en éloigner les âmes. Il suffit de se rappeler les effets du péché dans l'âme pour comprendre toute l'influence de répulsion qu'il exerce contre la communion; et si l'âme demeure pendant des semaines, des mois et des années en état de péché mortel, sous l'empire et dans l'intimité du démon qui l'habite, imprégnée habituellement par son influence, si elle multiplie chaque jour par de nombreux péchés sa résistance à Dieu et sa soumission à l'esprit du mal, on comprend l'intensité de la répulsion. C'est la froideur et l'indifférence de la mort, c'est l'ignorance de la nuit, c'est l'erreur et la haine. Le malade a dégoût des aliments; le cadavre éprouve encore moins la faim.

La *paresse*, qui se laisse vaincre par l'habitude, l'influence du milieu, la peur de l'effort.

Le *respect humain*.

Le *manque de piété*, venant du défaut d'éducation, de l'ignorance, de la mollesse de la vie et du péché.

(A suivre)

CHRONIQUE EUCHARISTIQUE

L'heure d'adoration des ouvriers à Saint-Sauveur de Québec. (1)

Ce soir-là, dans les manufactures, la fin de la journée sonne à six heures moins le quart, au lieu de six heures. C'est une concession gracieuse des patrons pour permettre aux ouvriers d'être à l'église à six heures sonnant. Oh, ce n'est point à dire qu'il n'y ait point de retardataires: il en arrive jusqu'au dernier quart d'heure: la plupart sont des hommes qui travaillent loin ou finissent tard et qui ne veulent pas manquer l'heure de garde; ils viennent parfois du bout de la ville, se coulent le long du bénitier, n'attrapent que la fin du sermon, mais sont tout de même contents, et le bon Dieu encore plus.

A six heures, l'église, pourtant vaste, est remplie, nef, bas-côtés, galeries: tout est plein, et il y a du monde dans les allées; plusieurs sont à genoux derrière la balustrade, en avant du premier banc. Les jours de grande affluence, on leur donne accès dans le sanctuaire; ils sont fiers alors d'être tout près du bon Dieu. Des hommes, rien que des hommes, des travailleurs aux visages honnêtes et fatigués, la plupart en tenue d'atelier, avec les petites chaudières qui contenaient leur repas de midi.

On commence à l'heure. D'abord des invocations chantées à pleine voix et répétées trois fois: "Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous. Cœur sacré de Jésus, régné à Saint-Sauveur. Cœur sacré de Jésus, ramenez les pécheurs." Le Père Lelièvre est en chaire: "Plus fort, les amis, et que tout

(1) Ce récit édifiant et palpitant d'intérêt est raconté par M. l'abbé Guin, S. S., dans son excellent tract intitulé: *Le Règne social du Sacré-Cœur* et publié par l'ECOLE SOCIALE POPULAIRE. Nous saisissons cette occasion pour recommander à tous nos Confrères de se procurer la série déjà nombreuse et très instructive des tracts publiés par le Secrétariat de l'E. S. P., 1075 rue Rachel, Montréal.

le monde s'y mette." Dès le premier moment, on est saisi, empoigné par l'accent suppliant de ces voix mâles. Le cœur y est: c'est écrit sur ces visages, ces yeux fixés sur le Saint Sacrement au milieu des illuminations de l'autel, dans l'ardeur de certains regards qui pendant toute l'heure ne s'en détacheront pas.

Une heure devant le bon Dieu, n'est-ce pas bien long pour de braves gens peu entraînés à la contemplation? Comment maintenir la dévotion jusqu'à la fin? Il y faut quatre choses: *la parole du Sacré-Cœur puisée dans l'Évangile, la prière en commun, le chant à l'unisson et la variété.* Entremêler avis, lectures, exhortations, prières et chants, pour tenir constamment l'attention en éveil en renouvelant son objet.

Les Oblats, missionnaires du peuple, connaissent cet art. Après les invocations du début, deux couplets de cantique, puis des avis, deux dizaines de chapelet, un cantique, des recommandations, des prières en commun, le Pater chanté à l'unisson par tous les assistants sur l'air de la grand'messe, des amendes honorables ou des actes de consécration dont les phrases très courtes à dessein sont prononcées distinctement par le prêtre en chaire et redites par tout le monde, une page d'Évangile qu'on écoute debout, un commentaire clair et vibrant avec des applications parfois imprévues à l'auditoire, un autre cantique, puis des communications souvent des plus touchantes, des lettres qu'on lit dans leur texte parfois naïf, toujours émouvant, demandes de prières pour faveurs espérées, expressions de reconnaissance pour grâces obtenues. Plusieurs viennent d'anciens adorateurs momentanément éloignés, de soldats du front. Un lieutenant écrit: "Priez pour moi afin que je conserve la santé pour supporter les fatigues de la guerre, et me donner du courage, et que je sois un exemple pour les hommes qui sont sous mes charges." Un caporal: "Je suis près de la ligne de feu. Etant avec un corps d'hôpital et n'étant pas armé, je me suis fabriqué une arme dont plusieurs devraient avoir. Le modèle est très facile, c'est la prière du Sacré-Cœur que j'ai reçue lorsque les premiers vendredis, j'allais faire l'heure de garde

avec les ouvriers de Saint-Sauveur... J'ai passé dans plusieurs endroits très dangereux; je suis toujours sorti sans dommage. J'ai sur ma poitrine la médaille et une image du Cœur de Jésus qui est pour moi ma seule arme." Pour finir, des acclamations, comme au salut après la bénédiction, et un dernier cantique. Parfois, un visiteur de marque, un évêque, un dignitaire ecclésiastique de passage, un prédicateur de renom, ou seulement un ami des travailleurs qui n'a pour lui que sa bonne volonté et l'amitié indulgente des pères oblats, est prié d'adresser la parole: il félicite et encourage, jamais sans une profonde émotion. Au coup de sept heures, on termine: dans la foule qui s'écoule, on sent le recueillement et l'émotion.

Un mot des industries nécessaires ou très utiles au succès. D'abord, *l'organisation*. Dans la pâte, il faut un levain et dans le corps une âme: sinon dissolution et mort. Pour assurer au sein du groupe d'adorateurs la vie et le progrès, on a organisé *le Service Royal du Sacré-Cœur* qui comprend douze membres et soixante-douze messagers. Jésus dans sa vie mortelle ne s'est-il pas choisi douze apôtres et soixante-douze disciples? Les douze membres, désignés par le directeur de la Garde d'honneur, parmi les chrétiens exemplaires de la paroisse, élisent les soixante-douze messagers. Chaque membre est en relation directe avec six messagers, et chaque messager est chargé d'une rue. Ainsi, les convocations, les consignes transmises par le directeur aux membres, passent de ceux-ci aux messagers et sont portées rapidement et sûrement à tout le quartier; ainsi s'entretient l'assiduité des fervents, se réchauffe le zèle des inconstants, s'opère le recrutement des indifférents.

Une idée très féconde à ne pas oublier, c'est de donner autant qu'on peut, au plus qu'on peut, un *rôle actif*. Ne réserver au prêtre que ce qu'on ne peut abandonner aux hommes. En désigner quelques-uns pour se tenir à la porte, faire avancer jusqu'en haut les premiers arrivants, caser les retardataires, distribuer ou recueillir les cartons de cantiques, entonner un refrain, exécuter un solo, réciter le chapelet

organiser d'avance les réunions plus solennelles. Ne pas choisir toujours les mêmes. C'est ainsi qu'on prend les gens, qu'on les force à s'intéresser à l'œuvre, à se compromettre devant leurs amis, à s'y donner de tout cœur, qu'on multiplie les occasions de rapports directs dont un prêtre préoccupé du bien des âmes sait profiter pour gagner les tièdes et enthousiasmer les fervents.

A chaque réunion, les adorateurs trouvent dans les bancs *des cartons* — le carton ne se déchire, ni ne se chiffonne — où sont imprimés des refrains, en l'honneur du Sacré-Cœur ou de la Sainte-Vierge, sur les airs les plus populaires, et les prières qu'on dit en commun, avec des barres pour marquer les pauses. Ainsi tout le monde peut suivre. De temps en temps, chacun reçoit à l'entrée un feuillet imprimé contenant un cantique de circonstance ou un acte de consécration; avant de partir, il le plie en quatre, le glisse dans une poche et l'emporte à la maison pour le montrer à la femme et le conserver précieusement.

Le Sacré-Cœur a ses poètes — nous sera-t-il permis de nommer, entre autres, le bon père Evain, o. m. i. ? — qui excellent à adapter à la circonstance des cantiques anciens ou à composer sur de vieux airs des couplets tout nouveaux.....

Mais le plus puissant moyen d'action des apôtres du Sacré-Cœur, c'est la parole même du Sacré-Cœur, c'est-à-dire *l'Évangile*. A chaque réunion, après les recommandations et les avis, on se lève et le prédicateur lit une page d'Évangile. "Il trouve *toute* dans l'Évangile," disent les gens, et un vieux fait à son voisin cette confidence: "Il était fort tout à l'heure, le petit père, mais à c'te heure, avec son petit livre, il est bien plus fort. Je l'aime donc quand il lit l'Évangile. Pour nous l'Évangile, c'est-il pas le sucre du pays?" N'est-ce pas en vérité la parole de Dieu, mise par Dieu même à la portée des âmes simples: quoi d'étonnant qu'elles la goûtent encore, plus que tout le reste, quand elle leur est redite et commentée, selon l'esprit de Jésus, sur un ton de causerie, avec les expressions et les images tirées de la vie ordinaire et le souci unique d'aller à leurs cœurs pour les gagner au bon

Dieu. C'est le meilleur secret du père Lelièvre et celui-là on peut facilement le lui emprunter.

Ainsi s'est allumé à Saint-Sauveur un foyer de vie durable et intense, et non un feu de paille. Quand on l'a vu et observé de près, on ne s'étonne plus que depuis onze ans l'œuvre se soit maintenue, que beaucoup depuis ce temps n'aient pas manqué une fois le rendez-vous mensuel, sinon un jour de maladie et s'en affligent. L'œuvre a des racines profondes. L'homme qui l'a établie pourrait maintenant disparaître; il s'est absenté déjà plusieurs mois et elle a persévéré sans dommage. Il suffit pour le remplacer d'un prêtre qui, sans avoir son originalité puissante, ait le zèle surnaturel des âmes et la sympathie des travailleurs. Il s'en trouve beaucoup.

Deux compléments qu'on ne peut omettre ont été donnés à l'heure d'adoration: *les veillées devant le Saint-Sacrement* et la *célébration solennelle de la fête du Sacré-Cœur*.

L'heure des travailleurs était fondée depuis quelque temps lorsque survinrent les Quarante-Heures. Il s'agissait d'assurer pendant deux nuits un service ininterrompu d'adorateurs devant le Saint-Sacrement. Ce n'était pas sans peine qu'on arrivait d'ordinaire à trouver des hommes en nombre suffisant. On eut l'idée de s'adresser aux habitués de l'heure de garde; des invitations furent portées à domicile, priant chacun de s'engager pour une heure déterminée entre le soir et le matin. Un millier répondirent et chaque heure de la nuit vit aux pieds de l'Hostie un groupe compact. On organisa des chants et des prières. Malgré la fatigue du sommeil écourté entre deux journées de travail, chacun s'en fut le cœur content, et dès lors les appels renouvelés à l'occasion des Quarante-Heures, de la nuit du Premier de l'an, de celle du Jeudi au Vendredi-Saint, et de celle qui précède la fête du Sacré-Cœur ne sont jamais restés sans écho.

Il y a ainsi chaque année à Saint-Sauveur *cinq veillées d'adoration* auxquelles prennent part plus de mille hommes, chacun restant au moins une heure, et beaucoup, davantage. Ces nuits-là, les messes commencent dès quatre heures: tous

les adorateurs communient. On confesse presque toute la nuit. Le père Lelièvre se charge de stimuler les retardataires. Il leur répète: "Les défauts, je vous l'ai dit, c'est comme la barbe. Ça repousse toujours. On se fait la barbe les jours de fête. Montrant les confessionnaux: Les barbiers du Sacré-Cœur sont à leur poste. Ils ont la main douce. Profitez-en." On sourit et on se prépare. Ce n'est pas toujours sans besoin.

Dans un milieu où le Sacré-Cœur compte tant et de si dévoués amis, *sa fête* est une grande fête, un jour de triomphe. Dès la veille au soir, devant le Saint Sacrement exposé, accourent les adorateurs, et la pieuse garde se poursuit la nuit entière. Le matin, aux messes, l'église est trop étroite et l'on s'écrase à la table sainte. Le Saint Sacrement reste exposé tout le jour au milieu des fleurs et des bannières. L'église ne désemplit pas: d'heure en heure, les écoles, les congrégations, les confréries s'y succèdent.

La grande affaire, c'est la cérémonie du soir, la procession. Les rues ont été ornées, les maisons décorées, des arcs de triomphe et un reposoir dressés. A l'heure où le jour tombe la grande porte de Saint-Sauveur s'ouvre devant le Saint Sacrement qui sort escorté de plusieurs milliers d'hommes — six à sept mille, assurent les informateurs autorisés — tous portant un flambeau et priant ou chantant à pleine voix. On parcourt les rues du quartier bordées d'une foule compacte. Au retour, on se masse devant l'église, autour du monument du Sacré-Cœur illuminé, on écoute un sermon, on fait une consécration, on renouvelle des promesses, on crie des acclamations. La scène est grandiose: les yeux se mouillent et les cœurs sont émus. Ceux qui l'ont contemplée n'ont pu taire leur admiration. Le fameux père Lemius, l'ancien supérieur de Montmartre, au soir d'une pareille journée, s'écriait: "Voilà les désirs du Sacré-Cœur réalisés. Quand je ne serais venu au Canada que pour jouir de ce beau spectacle, je ne cesserais d'en remercier Dieu. Si partout le peuple uni à son clergé voulait ainsi reconnaître la royauté sociale du Sacré-Cœur de Jésus, quelles transformations on verrait."

L'Adoration nocturne à Montmartre.

Le spectacle extraordinaire entre tous donné par Montmartre, c'est celui de son adoration nocturne.

Il est 9 heures du soir, depuis longtemps les derniers rayons du jour ont éteint aux vitraux leurs dernières étincelles. Il y a pourtant bien des fidèles à la basilique qui assistent le soir, avant la bénédiction, au chapelet médité. Et voilà qu'à chaque nouvel *Ave Maria*, le ton s'élève, devient plus large et plus soutenu. Ce sont les Hommes de France qui arrivent déjà et prennent aussitôt place, bien que leur office à eux n'ait pas encore commencé. La mobilisation n'a pas arrêté l'adoration nocturne. Les veillées de prières se poursuivent avec la même régularité fervente; seulement on y remarque davantage de têtes blanches et de fronts penchés.

Et tandis que, dans les autres églises, l'Hôte divin ne voit de vivant dans ses temples que la petite flamme qui veille, inconsciente; chez nous, au contraire, la basilique abrite la prière virile de ceux qui se consolent d'être exclus du poste de combat en communiant par la fatigue et la privation de sommeil aux chers soldats, dont les nuits sont douloureuses et sans repos. Le martyrologe de ceux qui sont tombés au champ d'honneur est déjà bien long. Cent soixante et un noms nous sont parvenus pour 1915, mais combien d'autres encore ignorés faudra-t-il ajouter à cette glorieuse liste pour avoir le chiffre exact? L'Association complète aussi ses cadres par de nouvelles recrues, et, dans le même intervalle d'une année, six cent quatorze inscriptions ont affirmé sa vitalité puissante. Ainsi, grâce au noble effort de ceux qui demeurent et de ceux qui s'enrôlent, l'adoration se poursuit sans défaillance, variable en nombre suivant les nuits, mais donnant quand même ce total admirable de 14,197 adorations nocturnes pour douze mois. N'est-ce pas très beau cette volonté de tenir jusqu'au bout dans la prière

“D'adorateurs zélés, à peine un petit nombre

Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.”

Ainsi penseraient volontiers ceux qui n'ont pas assisté à ces édifiantes veillées. Il n'en est rien. Et chaque nuit fait preuve de la même persévérance courageuse. Au chapitre du “mystère

de Jésus”, Pascal, dans ses *Pensées*, faisant allusion aux heures douloureuses de Gethsémani, où le Christ souffrit dans l'universel délaissement, ajoute: “Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.”

C'est à la lettre qu'ils ont pris cette injonction, tous les hommes qui, chaque soir, malgré la fatigue du travail quotidien, gravissent la colline pour veiller aux pieds du Maître adoré, au moment où toute la nef est dans l'ombre, et où toute la lumière et toute la vie se sont réfugiées autour de l'Hostie qui nous conserve la présence réelle du Fils de Dieu.

“Veillez et priez!” disait Jésus aux trois apôtres privilégiés qu'il voulait faire témoins de son agonie et consolateurs de sa souffrance. Mais, oublieux de l'Eucharistie qu'ils venaient de recevoir, et qui aurait dû remplir leur cœur de reconnaissance et d'amour, ils s'endormirent à quelques pas de leur Ami, le corps inerte, l'âme absente.

“Veillez et priez!” Les Hommes de France au Sacré-Cœur, absorbés dans la contemplation grave et fervente du Saint Sacrement restent ainsi une heure au moins, jusqu'à ce qu'une escouade nouvelle les relève de leur faction, et leur permette d'aller chercher dans le dortoir aux dures couchettes, le repos qu'interrompra de nouveau un réveil matinal pour la messe en commun.

Mais, parfois, la nuit n'est pas trop longue pour tout ce qu'il ont à dire à Dieu. Agenouillés ou assis, variant les mouvements avec la résolution bien arrêtée de ne pas s'endormir et de triompher de l'engourdissement à force de volonté, ils resteront ainsi jusqu'au jour, fixant l'Hostie blanche encerclée de rayons d'or.

Dieu seul mesure exactement le prix de ces adorations nocturnes, et la compensation fournie à sa justice par la prière de ces hommes qui veillent ainsi au sommet de la grande ville.

Disons encore, puisque les chiffres ont leur éloquence, qu'un contrôle exact a permis de relever le nombre total annuel de 22,527 Hommes de France venus au cours de la journée accomplir une adoration qui signifie sans doute moins de sacrifice et de pénitence, mais qui exprime néanmoins beaucoup de piété fidèle et d'énergique résolution.

(Bulletin du Vœu National)

Bibliographie eucharistique

A propos d'un Livre.

Le dernier volume du très Révérend Père Lépicier nous paraît présenter un intérêt spécial. Il traite en effet du sacrement de l'Eucharistie, et l'Eucharistie, c'est le grand moyen de régénération des sociétés malades.

Jésus a voulu venir sur la terre avec le titre de roi et celui de Père aimant ses enfants d'un amour immense. Or, puisque ces deux titres sont aujourd'hui méconnus par le grand nombre des hommes, il ne saurait y avoir pour un catholique et surtout pour un prêtre une ambition plus noble, après la sanctification personnelle, que de faire reconnaître partout ces deux titres et donner à Jésus, dans la société, la place qu'il désire ardemment et à laquelle il a un droit strict : celle d'un souverain au milieu de ses sujets, d'un père entouré de l'amour de ses enfants.

Le moyen indiqué par les Papes pour établir Jésus dans ses droits, faut-il le répéter, c'est d'amener les âmes à s'approcher tous les jours de la Table Sainte. C'est en lui rendant ce qu'il n'aurait jamais dû perdre, Jésus-Eucharistie, que le monde retrouvera des jours de paix et de bonheur.

Hélas ! on demande quelquefois comment l'Europe a perdu la foi. Eh, c'est en ne communiant plus ou presque plus. Le Jansénisme a écarté les fidèles de la table sainte ; ils ont perdu le sens de Jésus-Christ, le sens de la foi et de l'amour ; ils sont engourdis et paralysés ; ils tombent d'inanition. Comment les ramener ? Rendez-leur le pain substantiel que leur présente

(1) *Tractatus de Sanctissima Eucharistia. Pars I: De Eucharistia ut est sacramentum.* — 450 p. Parisiis, Lethielleux — 7 fr. Auctore Alexio Maria Lépicier.

Nous ajoutons que ceux qui aiment les ouvrages de piété solide et de doctrine sure, aimeront à lire *Le Lis d'Israel* par le même. C'est un traité sur saint Joseph sous forme de méditations pour chaque jour du mois.

l'Eglise; ramenez-les au foyer eucharistique; mettez-les sous l'influence de ce soleil vivificateur. Ah! pour ramener la foi chez les peuples, on fait beaucoup de livres et raisonnements. La foi ne se raisonne pas tant: la foi, c'est la grâce; allez la chercher dans sa source, à la Table Sainte." (Vén. P. Eymard: *La divine Eucharistie*, t. 2, p. 125).

"Nous ne craignons pas d'affirmer, disait le cardinal Coullié, que l'état actuel de notre société tient, au fond et en dernière analyse, à ce fait unique que les catholiques de France, ont, depuis plus de deux siècles, abandonné la fréquentation intense de la communion eucharistique.

Et le remède est tout indiqué. En 1892, s'adressant à un pèlerinage, Léon XIII disait: "Chaque époque troublée a été sauvée par une dévotion spéciale. Notre époque, la plus persécutée de toutes peut-être, ne sera sauvée que par la dévotion des dévotions, la dévotion à l'Eucharistie fréquemment, quotidiennement reçue. Prêchez qu'il faut revenir à la pratique des premiers siècles."

Il faut donc donner à la société le Christ eucharistique, le Christ nourriture; pour cela il faut que nous le possédions d'abord dans nos intelligences et dans nos cœurs. C'est dire que la science et l'amour de l'Eucharistie s'impose à tous les catholiques mais avant tout au prêtre, car ce n'est que par le ministère du prêtre eucharistique que Jésus sera donné et reçu par les hommes comme il doit l'être. De là, jugez de l'importance de l'étude du mystère eucharistique.

Jésus dans l'hostie ne doit pas avoir seulement une présence mystique, mais une véritable présence sociale; celle d'un roi véritable. Tous ceux qui confessent sa divinité et sa royauté doivent appliquer jusqu'au bout leur doctrine et leur croyance et partant, rendre à Jésus Hostie les honneurs sociaux. Il faut qu'un chrétien affirme sa foi avec fierté et jusque dans ses dernières conclusions pratiques en reconnaissant *Jésus Sacrement* comme son roi; c'est le cas de dire: *oportet christianum esse frontosum*.

Le culte social de Jésus-Eucharistie est un devoir strict pour les individus comme pour les sociétés. Il fut un temps où le

monde civilisé avait une même croyance et relevait du même Seigneur. Cela s'appelait la *chrétienté*. Jésus sacramenté était alors aussi bien de fait que de droit le centre de la vie sociale; il présidait invisiblement mais notoirement à toutes les relations sociales. Tous les serments se rattachaient au serment fondamental par devant l'Hostie, et étaient confirmés par la communion. Le serment de Tolbiac a été juré devant l'Hostie de Reims et ratifié par la communion dans la nuit fameuse du 25 décembre 495: *Sacrum factum et manducatum* (Cf. *Le règne social de Jésus*, par le P. Delaporte, p. 95).

La *chrétienté* peut revivre, le règne social de l'Hostie peut être rétabli. C'est le désir de Jésus, ce doit être aussi le nôtre. Mais gardons-nous d'imiter ceux qui, tout en admettant que la déchéance sociale de l'Hostie n'est qu'une hypothèse, et non pas une thèse qu'il soit permis d'enseigner et soutenir, se contentent de respecter platoniquement la thèse et agissent toujours dans l'hypothèse, de manière que la chose soit à jamais enfouie dans cet ordre de vérités qui ont existé dans le passé, mais qui ne sont plus bonnes pour les temps nouveaux. Ce serait aller contre l'enseignement de l'Eglise et contre les principes de la tolérance catholique.

Le livre du très Réverend Père Lépiciér (avec la Somme de la prédication eucharistique du R. P. Tesnière) donnera cette science sûre et profonde de l'Eucharistie dont le prêtre a besoin pour son ministère. C'est un commentaire de saint Thomas, mais avec des applications utiles aux circonstances de la vie pratique et du ministère.

En voici un exemple.

Déjà, au Congrès eucharistique international tenu à Montréal en 1910, on avait insisté pour que l'enseignement des théologiens et des professeurs touchant la communion, fût donné conformément aux déclarations des congrégations romaines. Dès cette époque l'on constatait que tous les théologiens n'avaient pas suffisamment tenu compte de ces déclarations qui pourtant obligent en conscience. On avait même écrit ce qui suit (XXI Cong. euch. p. 640): "Ne lisons-nous pas avec tristesse, dans un ouvrage de théologie morale, d'ailleurs excellent et signé d'un grand nom, ces lignes regrettables et in-

justifiables parues après le décret: "Ubi de frequentia communionis laicorum iudicium ferendum est, pluris facienda est *reverentia* sacramento debita quam *utilitas* privata communicantis....."

Ordinaria tamen frequentia, considerata fidelium indole, est communio *menstrua*." (Noldin. De Euch.)

Le P. Lépiciér, en commentant le décret 1905, ne peut s'empêcher, lui non plus, de rappeler que cette doctrine enseignée par Noldin n'est pas conforme à la doctrine de l'Eglise. "Aliud quippe docet Ecclesia in citato decreto cujus præcise verbis Spiritus Sancti directio hac in re nobis sat aperte manifestatur," écrit-il après avoir cité ce texte de Noldin, emprunté à son édition de 1912, p. 183 (Cf. Lépiciér, *op. cit.* p. 478).

Parlant de la préparation à la communion, il n'approuve pas l'opinion de ceux qui insinuent qu'on peut tolérer plus facilement un manque de préparation chez le prêtre que chez le simple fidèle, à cause des bienfaits qui doivent résulter pour le peuple de la célébration du sacrifice (Cf. p. 485). En d'autres termes, il ne veut pas que l'on soit plus sévère pour le simple fidèle que pour le prêtre lui-même ou qu'on lui défende la communion pour des raisons qui n'empêchent pas le prêtre de célébrer. Ce qui est fort logique.

A ce propos il rappelle les raisons pour lesquelles le communicant doit se purifier, et il fait des considérations liturgiques et rituelles qui peuvent aider beaucoup à une préparation fructueuse à la sainte communion (Cf. Lépiciér, *op. cit.* p. 482; Tesnière: *Noms et Figures de l'Eucharistie*. p. 336 et ss.)

Comme dans les autres ouvrages du savant professeur, on trouvera dans ce traité de l'Eucharistie des renseignements multiples: Miracles et apparitions, questions d'histoire, appréciations d'auteurs, exégèse de certains textes, etc. Il faut le lire et l'avoir sous la main pour le consulter souvent.

A. CAMIRAND, ptre.

SOMMAIRE

Echo du Congrès des Prêtres-Adorateurs: Le Saint-Père et le Compte rendu du Congrès, 197. — La Sanctification personnelle du prêtre et l'adoration eucharistique, 200. — Décret au sujet de certaines danses usitées dans les Etats-Unis et au Canada, 216; — Prédication eucharistique: Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, 218. — Sujet d'adoration: Le *Pater* médité devant le T. S. Sacrement: Quatrième demande, Troisième Méditation, 228. — La Dévotion à l'Eucharistie, 240. — La Communion des Adultes, 246. — Chronique eucharistique, 249. — Bibliographie eucharistique: A propos d'un Livre, 257.

AVIS A NOS LECTEURS

Pour nous rendre au désir plus d'une fois manifesté de la part de nombreux Confrères, comme pour obvier à certains inconvénients occasionnés par les déplacements de vacances, nous donnons en une seule livraison les Annales des mois de Juillet et Août.

Nous prions respectueusement à l'avance nos chers Associés de profiter, comme par le passé, de la retraite pastorale pour régler avec le Directeur diocésain leur *abonnement* aux Annales et au Petit Messager et lui demander les *libelli* dont ils auraient besoin.

Le Directeur diocésain est également autorisé à recevoir les commandes qui lui seraient faites de notre "*Compte rendu du Congrès des Prêtres-Adorateurs*".

DEFUNTS

Rév. Jos.-Eleusippe Allard, du diocèse de Chicoutimi, membre de l'Association depuis février 1912.

R. I. P.

COMPTE RENDU DU CONGRES NATIONAL

DES

Prêtres-Adorateurs du Canada.

Le compte rendu du Congrès des Prêtres-Adorateurs du Canada, tenu à Montréal en juillet dernier, vient de paraître. Ce volume était vivement attendu par tout le clergé canadien. Ceux qui ont eu le bonheur de prendre part aux solennelles assises du Congrès National, les 13, 14 et 15 juillet dernier, seront heureux de revivre les religieuses émotions éprouvées dans ces trois jours de prières et d'études, et de raffermir à la lecture des travaux déjà entendus, les salutaires résolutions prises alors et mises en pratique depuis ce temps, dans le milieu où chacun est appelé à exercer son ministère. Ceux à qui les circonstances n'ont pas permis d'assister à ce congrès, trouveront dans ces pages une véritable somme des devoirs eucharistiques du prêtre.

Outre les démonstrations publiques du Congrès, si grandioses et si bien réussies, il y avait les réunions d'étude, où des hommes distingués par leur science et leur piété, préparés de longue date, présentèrent des travaux où étaient étudiés les mystères ineffables de l'auguste sacrement de nos autels en même temps que nos devoirs envers Lui.

Quelle mine de précieux renseignements, par exemple, que les beaux travaux de M, le chanoine Miville, sur la sainte Messe et le prêtre, de M l'abbé Camirand, sur le prêtre et le culte eucharistique, et surtout la substantielle étude de Mgr Cloutier sur l'assistance à la messe pour les fidèles. Ce sont là de véritables traités où les auteurs ont concentré la doctrine des théologiens les plus autorisés, et où le prêtre trouvera matière à une lecture des plus instructives ou plutôt à une méditation des plus substantielles et des plus fécondes. A la suite de ces travaux avaient lieu ordinairement des discussions et des échanges de vue, qui étaient bien de nature à jeter un jour nouveau sur certains points encore obscurs du ministère eucharistique du prêtre. Les éditeurs les ont insérés dans ce volume; ceux qui assistaient au Congrès regretteront cependant qu'on n'ait pu donner *in extenso* certaines discussions sur des sujets très importants.

Il nous fait plaisir d'ajouter que l'exécution typographique de ce livre ne laisse rien à désirer et fait grand honneur aux ateliers qui ont fait ce travail.

(Semaine Religieuse de Québec.)

Le PRIX du volume broché est de	- -	\$1.25
“ “ “ relié est de	- - -	\$1.75

BUREAU des ŒUVRES EUCHARISTIQUES

368 Ave Mont-Royal, Est. - - - - - Montréal.